**Ce qui est important 51**

Krishnamurti, La flamme de l’attention, 1983 – (suite, à partir de la page 72)

Et puis, il y a l’idée selon laquelle le conflit est nécessaire car nous vivons dans la dualité et que par conséquent, ceux qui sont libérés des contraires, ce sont les illuminés. Vous inventez une philosophie autour de cela. Vous le lisez et vous l’acceptez ; vous lisez tous les commentaires et vous restez coincés tandis qu’au contraire, l’orateur dit qu’il n’y a pas réellement de dualité ; on ne se libère pas de la dualité en atteignant des « sommets spirituels » ; vous n’atteindrez jamais des « sommets spirituels » si vous vivez dans la dualité, ni maintenant, ni dans une future réincarnation ou à la fin de votre vie. L’orateur dit qu’il n’y a que « ce qui est » et rien d’autre. « Ce qui est » » est le seul fait. Son opposé est le non-fait et n’a pas de réalité. J’espère que c’est très clair, au moins logiquement, avec la raison. Si vous exercez votre raison, votre capacité de penser logiquement, « ce qui est » est bien évidemment plus important à comprendre que « ce qui devrait être ». Et nous nous accrochons à « ce qui devrait être » car nous ne savons pas comment nous occuper de « ce qui est ». Nous utilisons le contraire comme levier pour nous libérer de « ce qui est ». […]

Ne fait-on que fuir le réel ?

Que sait-on du réel ?

Notre conditionnement, depuis l’enfance, nous empêche de comprendre ce fait très simple : il n’y a que « ce qui est ». Le bon n’est pas contraire du mauvais. Si le bon est tiré du mauvais alors il contient le mauvais. Réfléchissez-y sérieusement, travaillez-y, exercez-y votre esprit, de façon à vivre toujours avec « ce qui est », avec ce qui se passe réellement, à l’intérieur et à l’extérieur. Quand vous êtes envieux, vivez observez-le. D’ailleurs, l’envie est un processus très complexe, elle fait partie de la compétition, du désir de progrès, politiquement, religieusement et en affaires. Nous avons été élevés avec cela, et pour rompre cette tradition, cela demande beaucoup d’observation ; cela ne consiste pas à prendre l’opposé de la tradition ; observez seulement ce qu’est la tradition. J’espère que l'orateur est très clair. Vous êtes tous des gens traditionalistes et vous répétez psychologiquement, même intellectuellement, ce que l’on vous a appris ; votre religion est fondée là-dessus.

Donc, une fois que vous avez vu ce fait qu’il n’y a que « ce qui est » et que vous observez avec toute l’énergie que vous avez, alors vous verrez que « ce qui est » n’a aucune valeur, aucune importance, c’est absolument inexistant.

Depuis l’enfance, on nous dit d’être bon. Le mot « bon » est un mot désuet, mais c’est vraiment un mot de toute beauté. Bon signifie être correct, correct dans vos paroles, correct dans votre comportement - mais pas selon une idée de ce qui est correct. Correct signifie être précis, exact, sans prétention. Mais on n’est pas bon. Et nos parents, nos professeurs et nos éducateurs disent : « Sois bon », ainsi se crée un conflit entre ce que l’on est et ce que l’on devrait être. Et on ne comprend pas le sens de ce mot ; ce mot est d’ailleurs très, très subtil, il demande beaucoup d’investigation. Bon signifie aussi être complètement honnête, ce qui signifie que l’on ne se conduit pas selon une tradition ou une mode, mais avec un grand sens de l’intégrité, qui a sa propre intelligence. Être bon signifie aussi être entier, non fragmenté. Mais nous sommes fragmentés, élevés dans cette tradition chaotique. L’important, ce n’est pas ce qu’est la bonté, mais pourquoi notre cerveau est prisonnier de la tradition. Donc, on doit comprendre pourquoi le cerveau, qui, répétons-le, est très subtil, qui est très profond, pourquoi ce cerveau a suivi la tradition. II l’a suivi car il y trouve la sécurité, car on suit ce que nos parents ont dit et ainsi de suite. Cela nous donne un sentiment de sécurité, de protection – une sécurité et une protection fausses. On pense être en sécurité mais c’est irréel, c’est illusoire. On n’écoutera pas l’orateur car on a trop peur d’être sans tradition et de vivre en étant totalement attentif.

Votre croyance en Dieu est votre sécurité ultime. Regardez ce que la pensée a fait ? Elle a créé une image de Dieu qu’ensuite vous adorez. C’est de l’auto-adoration. Alors vous commencez à demander qui a créé la terre, qui a créé les cieux, l’univers etc. Ainsi, votre tradition commence à détruire le cerveau humain. Il est devenu répétitif, mécanique, il n’a aucune vitalité, si ce n’est pour gagner de l’argent, aller au bureau chaque matin pour le reste de votre vie et à la fin de tout cela mourir. Donc, il est important de découvrir si vous pouvez être libre de la tradition et ainsi vivre sans aucun conflit, vivre quotidiennement avec « ce qui est » et observer « ce qui est », non seulement à l’extérieur mais aussi à l’intérieur. Alors vous créerez une société qui sera sans conflit.

Ne fait-on que fuir le réel ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Avons-nous besoin du passé pour construire notre futur ?

L'homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

La philosophie peut-elle parler de religion ?

Une société sans conflit est-elle possible ?

La conscience de l'homme n'est-elle qu'un reflet de la société où il vit ?

Avons-nous le choix d'être libre ?

Pourquoi voulons-nous être libre ?

Le 27 décembre 1981

CHAPITRE V

BOMBAY […]

Il semble y avoir bien peu de justice dans le monde. Les philosophes ont beaucoup parlé de justice. Les travailleurs sociaux parlent de justice. L’homme moyen veut la justice. Mais y a-t-il vraiment une justice dans la vie ? L’un est intelligent, bien placé, avec un esprit brillant et beau ; il a tout ce qu’il veut. L’autre n’a rien. L’un a une bonne éducation, il est raffiné et libre de faire tout ce qu’il veut. L’autre est infirme pauvre d’esprit et de cœur. L’un est capable d’écrire et de parler ; un être humain normal, l’autre non. C’est le problème de la philosophie avec son amour de la vérité et son amour de la vie. Mais la vérité est peut-être dans la vie, non dans les livres éloignés de la vie, ni dans les idées. La vérité est peut-être où nous sommes et dans notre façon de vivre. Quand on regarde autour de soi, la vie semble si vide et si dépourvue de sens pour beaucoup de gens. L’homme connaîtra-t-il jamais la justice ? La justice existe-t-elle dans le monde ? L’un est blond, l’autre est brun. L’un est sensible, brillant, conscient, plein de sensibilité, aimant un coucher de soleil, la splendeur de la lune, la lumière extraordinaire se reflétant sur l’eau ; l’un le voit, l’autre pas. L’un est raisonnable, sain, en bonne santé et l’autre non. Donc, on se demande, sérieusement, si la justice existe dans le monde ? […]

Qu'est-ce qui a du sens ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

II semble qu’il ne peut y avoir de justice que lorsqu’il y a compassion. La compassion, c’est la fin de la souffrance. La compassion n’est pas le résultat d’une religion ou de l’appartenance à un culte. Vous ne pouvez pas être un Hindou avec toutes vos superstitions et et les dieux que vous avez inventés, et malgré tout devenir compatissant – vous ne le pouvez pas. Pour qu’il y ait compassion, il doit y avoir liberté, la liberté totale et complète de tout conditionnement. Une telle liberté est-elle possible ? Le cerveau humain est conditionné depuis des millions d’années. C’est un fait. Et il semble que plus vous acquérez du savoir sur ce qui concerne la terre et le ciel, vous vous enlisez. Quand il y a compassion, alors il y a intelligence et cette intelligence a la vision de la justice. […]

L'exigence de justice et l'exigence de liberté sont-elles séparables ?

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Nos cerveaux sont des instruments très complexes. Votre cerveau ou celui de l’orateur est le cerveau de l’humanité. II ne s’est pas seulement développé depuis votre naissance jusqu’à maintenant. II a évolué durant un temps infini et il a conditionné notre conscience. Cette conscience n’est pas personnelle ; c’est le fond commun de tous les êtres humains. Quand vous observez cette conscience avec tout son contenu de croyances, dogmes, concepts, peurs, plaisirs, détresses, solitude, découragement et désespoir, ce n’est pas votre conscience individuelle. Ce n’est pas l’individu qui détient cette conscience. Nous sommes profondément conditionnés à penser que nous sommes des individus séparés ; mais ce n’est pas votre cerveau ou le mien. Nous ne sommes pas séparés. Nos cerveaux sont tellement conditionnés par l’éducation, par la religion que nous pensons être des individus séparés avec des âmes séparées etc. Nous ne sommes pas du tout des individus. Nous sommes le résultat de milliers d’années d’expériences humaines, d’efforts et de luttes. Donc, nous sommes conditionnés ; par conséquent nous ne sommes jamais libres. Aussi longtemps que nous vivons avec ou par un concept, une conclusion, avec certaines idées ou certains idéaux, nos cerveaux ne sont pas libres et ainsi il n’y a pas de compassion. Quand on est libre de tout conditionnement c’est-à-dire, que l’on n’est plus ni hindou, chrétien, musulman ou bouddhiste, que l’on n’est plus prisonnier d’une spécialisation (bien que la spécialisation ait sa place), que l’on ne consacre plus entièrement sa vie à l’argent – alors il peut y avoir compassion. Tant que le cerveau est conditionné, tel qu’il l’est actuellement, il n’y a aucune liberté pour l’homme. II n’y a pas « d’ascension » pour l’homme, comme certains philosophes ou certains biologistes le disent, en utilisant le savoir. Le savoir est nécessaire ; pour conduire une voiture, pour faire des affaires, pour aller d’ici à chez vous, pour produire un développement technologique etc., il est nécessaire ; mais pas le savoir psychologique que l’on a recueilli sur soi-même, qui finit en mémoire – mémoire qui est le résultat de pressions extérieures et de demandes intérieures.

La conscience de l'homme n'est-elle qu'un reflet de la société où il vit ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

La culture est-elle libératrice ?

Nos vies sont morcelées, fragmentées, divisées, elles ne sont jamais entières ; nous n’avons jamais une observation holistique. Nous observons d’un certain point de vue. À l’intérieur, nous sommes morcelés, de telle sorte que notre vie est faite de contradictions, alors il y a un conflit constant. Nous ne considérons jamais la vie comme un tout, complet et indivisible. Le mot « complet » signifie sain de corps et d’esprit. Cela signifie aussi saint. Ce mot a une grande signification. Cela ne signifie pas que les différents fragments s’intègrent dans notre conscience humaine. (Nous essayons toujours d’intégrer les différentes contradictions.) Mais est-ce possible de considérer la vie comme un tout, la souffrance, le plaisir, la douleur, l’énorme angoisse, la solitude, le fait d’aller au bureau, d’avoir une maison, des enfants, d’avoir des rapports sexuels, comme si ce n’était pas des activités séparées, mais un mouvement holistique, une action unitaire ? Est-ce possible ? Ou sommes–nous condamnés à vivre éternellement dans la fragmentation et donc à vivre pour toujours dans le conflit ? Est-ce possible d’observer la fragmentation et l’identification avec ces fragments ? Observer, pas corriger, pas transcender, ni fuir ou supprimer, mais observer. II ne s’agit pas de ce qu’il faut en faire ; car si vous essayez de modifier quelque chose, vous agissez à partir d’un fragment et ainsi vous cultivez d’autres fragments et d’autres divisions. Tandis qu’au contraire si vous observez holistiquement, si vous observez l’ensemble du mouvement de la vie comme un tout, alors le conflit avec son énergie destructive, non seulement cesse mais de plus, une approche totalement neuve de la vie naîtra de cette observation.

Je me demande si on est conscient de la façon dont notre vie quotidienne est morcelée ? Et si l’on en est conscient, est-ce qu’on se demande alors : comment vais-je rassembler tout cela pour en faire un tout ? Et quelle est cette entité, le « Je », qui veut rassembler toutes ces différentes parties et les intégrer ? Cette entité n’est-elle pas aussi un fragment ? La pensée elle-même est fragmentaire, car le savoir n’est jamais complet sur rien. Le savoir est une accumulation de mémoire et la pensée est la réaction de cette mémoire, par conséquent, il ne peut jamais provoquer une observation holistique de la vie. […]

Peut-on percevoir sans juger ?

Les apparences sont-elles trompeuses ?

Le temps psychologique c’est le conflit.

C’est vraiment une grande découverte si l’on réalise la vérité que l’on est le passé, le présent et le futur ; c’est-à-dire le temps sous forme de savoir psychologique. On crée dans notre conscience, une division entre notre vie et le temps lointain qu’est la mort. C’est-à-dire, on vit avec tous nos problèmes et la mort est quelque chose à éviter, à ajourner, à tenir à distance – ce qui est une autre fragmentation dans notre vie. Observer holistiquement le mouvement global de la vie, c’est vivre à la fois la vie et la mort. […]

Donc on doit examiner de très près et très profondément nos attachements. La mort ne nous permet pas d’avoir quoi que ce soit quand on meurt. Notre corps est incinéré ou enterré, et qu’a-t-on laissé ? Notre fils pour lequel nous avons amassé beaucoup d’argent que, de toute façon, il utilisera mal. II héritera de nos biens, paiera les droits et traversera toutes les terribles angoisses de l’existence, tout comme on la fait soi-même. Est-ce ce à quoi on est attaché ? Ou est-on attaché à notre savoir, ayant été un grand auteur, un grand poète ou un grand peintre ? Ou est-on attaché aux mots, car les mots jouent un rôle très important dans notre vie ? Aux mots seuls. On ne regarde jamais derrière les mots. On ne voit jamais que le mot n’est pas la chose, que le symbole n’est jamais la réalité.

Le cerveau et la conscience humaine peuvent-ils être libres de cette peur de la mort ? Comme nous sommes maîtres du temps psychologique, peut-on vivre avec la mort – sans se séparer de la mort comme si c’était une chose à éviter, à journer, quelque chose à mettre de côté ? La mort fait partie de la vie. Peut-on vivre avec la mort et comprendre le sens de la fin ? C’est-à-dire comprendre le sens de la négation ; rompre avec ses attachements, abandonner ses croyances, en les rejetant. Quand on rejette, termine, il y a une chose totalement neuve. Donc, pendant notre vie, peut-on complètement supprimer l’attachement ? C’est cela vivre avec la mort. La mort signifie la fin. De cette façon, il y a incarnation, il y a quelque chose de neuf qui se passe. Savoir finir est extrêmement important dans la vie – pour comprendre la profondeur et la beauté du rejet de ce qui n’est pas la vérité. Supprimer par exemple son double langage. Si on va au temple, rejeter le temple, de façon que votre esprit ait cette qualité d’intégrité.

La mort est une fin et elle a une importance extraordinaire dans la vie. Pas le suicide, pas l’euthanasie, mais la fin de nos attachements, de notre orgueil, de notre antagonisme ou de notre haine pour autrui. Quand on regarde holistiquement la vie, alors la mort, la vie, la détresse, le désespoir, la solitude et la souffrance, tout cela est qu’un seul et même mouvement. Quand on voit holistiquement, il y a une liberté totale vis-à-vis de la mort – ce qui ne veut pas dire que le corps ne va pas être détruit. II y a la fin et par conséquent il n’y a pas de continuité – il y a une liberté à l’égard de la peur de ne pas pouvoir continuer.

Quand un être humain comprend la pleine signification de la mort, il y a plénitude, qui se trouve derrière cette compréhension ; il est en dehors de la conscience humaine. Quand vous comprenez que la vie et la mort ne font qu’un - ils ne font qu’un quand dans votre vie, vous commencez à mettre fin aux choses - alors vous vivez côte à côte avec la mort, ce qui est la chose la plus extraordinaire à faire ; il n’y a ni le passé, ni le présent, ni le futur, il n’y a que la fin.

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

Que nous apprend la mort ?

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

Le temps détruit tout ?

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Le 6 février 1982

CHAPITRE VI

NEW YORK […]

Donc, nous devons d’abord regarder notre conscience, de quoi elle est faite, quel est son contenu. Nous devons nous demander si le contenu de cette conscience, avec laquelle nous nous identifions en tant qu’individu, est en fait une conscience individuelle. Cette conscience individuelle, que chacun d’entre nous maintient soigneusement séparée des autres, est-elle vraiment individuelle ? Ou bien est-ce la conscience de l’humanité ? Je vous en prie, écoutez d’abord ceci. Vous pouvez ne pas être d’accord du tout. Ne le rejetez pas, observez seulement. II ne s’agit pas d’être tolérant – la tolérance est l’ennemi de l’amour ; observez simplement, sans opposition, ce que nous disons : la conscience avec laquelle nous nous sommes identifiés en tant qu’individus, est-elle vraiment individuelle ? Ou bien est-ce la conscience de l’humanité ? C’est-à-dire, la conscience avec tout son contenu de douleur, de souvenirs, de chagrin, d’attitudes nationalistes, de foi, d’adoration, est la même à travers le monde. Où que l’on aille, l’homme souffre, lutte, se bat, est anxieux, plein d’incertitude, d’angoisse, de désespoir, de découragement, croyant à toutes sortes d’absurdités religieuses et superstitieuses. C’est commun à tout le genre humain, que ce soit en Asie ou ici en Occident.

Donc, votre conscience, avec laquelle vous vous êtes identifiés, comme étant votre conscience « individuelle », est une illusion. C’est Ia conscience du reste de l’humanité. Vous êtes le monde et le monde est vous. Je vous en prie, considérez ceci, voyez-en le sérieux, la responsabilité que cela implique. Vous avez lutté toute votre vie, en tant qu’individu, une entité séparée du reste de l’humanité et quand vous découvrez que votre conscience est la conscience du reste de l’humanité, cela signifie que vous êtes l’humanité, vous n’êtes pas un individu. Vous pouvez avoir des compétences, des tendances, des réactions propres, mais, en réalité, vous êtes le reste du genre humain, car votre conscience est la conscience de chaque être humain. Cette conscience est le résultat de milliers et de milliers d’années. La pensée a toujours été importante dans nos vies. La pensée a créé la technologie moderne, elle a créé les guerres, elle a divisé les gens en nationalités, elle a produit les religions séparées, la pensée a créé la merveilleuse architecture des anciennes cathédrales, temples et mosquées. Les rituels, les prières, tout le cirque - si je peux utiliser ce mot - qui continue au nom de la religion, est fabriqué par la pensée.

La conscience est l’activité de la pensée et la pensée a acquis une importance énorme dans nos vies. Nous devons observer ce qu’est la pensée, qui a provoqué une extraordinaire confusion dans le monde. La pensée joue un rôle dans nos relations, intimes ou non, avec les autres. La pensée est la source de la peur. Nous devons observer quelle est la place de la pensée dans le plaisir, quelle est sa place dans la souffrance et si elle a sa place dans l’amour. II est important d’observer le mouvement de la pensée en soi. […]

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

L’accumulation de l’expérience emmagasinée dans le cerveau sous forme de mémoire, c’est le savoir et Ia réaction à cette mémoire, c’est là un processus matériel - il n’y a rien de sacré dans tout ce qui touche à la pensée. L’image que nous adorons comme étant sacrée, fait toujours partie de la pensée. Sans cesse, la pensée divise, sépare, fragmente et le savoir n’est jamais complet, sur rien. La pensée, qu’elle soit sublime ou banale, est toujours fragmentaire, entraîne toujours la division, car elle provient de la mémoire. Toutes nos actions sont basées sur la pensée, par conséquent, toute action est limitée, fragmentaire, incomplète et sème la division – elle ne peut jamais être holistique. La pensée, que ce soit celle des plus grands génies, des plus grands peintres, musiciens, scientifiques ou celle qui prend la forme de nos petites pensées quotidiennes, est toujours limitée, fragmentaire et elle entraîne toujours la division. Chaque action qui provient de cette pensée, apporte inévitablement le conflit. II y a les divisions nationalistes, tribales, auxquelles l’esprit s’accroche dans sa recherche de sécurité. C’est cette recherche même de sécurité qui provoque les guerres. La recherche de sécurité est aussi l’activité de Ia pensée ; donc il n’y a pas de sécurité dans la pensée.

La substance même du contenu de notre conscience, c’est la pensée. La pensée a créé dans la conscience, une structure de peur, de croyance. L’idée d’un sauveur, de la foi, de l’angoisse, de la douleur - tout cela est fabriqué par la pensée et c’est le contenu de la conscience. Nous nous demandons si ce contenu de la conscience peut-être effacé, afin qu'il y est une dimension totalement différente. Ce n’est que dans cette dimension, qu’il peut y avoir créativité ; la créativité n’est pas dans le contenu de la conscience. […]

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Exister est-ce agir ?

Donc, on se demande s’il est possible de n’avoir absolument aucune image de l’autre ? Tant que vous avez une image d’elle et elle de vous, il y a forcément conflit car le fait de cultiver des images détruit la relation. À l’aide de l’observation, peut-on découvrir s’il est possible de ne pas avoir d’image de soi et des autres – n’avoir absolument aucune image ? Tant que l’on a une image de soi, on est blessé. C’est une des souffrances de la vie, depuis l’enfance, en passant par lécole, le collège, l'université et tout au long de la vie, nous sommes constamment blessés, avec toutes les conséquences et le processus graduel d’isolement en vue de ne pas être blessé. Et qu’est-ce qui est blessé ? C’est l’image que l’on a fabriquée de soi. Si l’on était totalement débarrassé de toutes les images alors on ne serait plus blessé, ni flatté. […]

Donc, ne demandez pas « comment », mais découvrez vous-même, si vous pouvez être débarrassé de cette image, totalement. Vous pouvez en être libre, si vous faites complètement attention à ce qu’un autre dit. Si votre femme ou votre ami vous dit quelque chose de déplaisant et si à ce moment, vous êtes complètement attentif, alors dans cette attention, il n’y a aucune création d’images. Alors, la vie a une signification totalement différente. […]

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

Peut-on percevoir sans juger ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

La comparaison est une des causes de la peur, se comparer avec un autre. Ou se comparer à ce que l’on a été et à ce que l’on voudrait être. Le mouvement de comparaison c’est le conformisme, l’imitation, l’adaptation ; c’est une des sources de la peur. A-t-on jamais essayé de ne jamais se comparer avec un autre que physiquement ou psychologiquement ? Quand on ne se compare pas, alors on ne devient pas. Toute notre éducation nous pousse à devenir quelque chose, à être quelque chose. Si l’on est pauvre, on souhaite devenir riche – si l’on est riche, on souhaite plus de pouvoir. Religieusement ou socialement, on veut toujours devenir quelque chose. Dans cette volonté, dans ce désir de devenir, il y a la comparaison. Vivre sans comparaison, c’est la chose extraordinaire qui arrive quand on n’a pas de mesure. Tant que l’on mesure psychologiquement, la peur est inévitable parce que l’on lutte toujours et que la réussite n’est pas assurée.

Le désir est une autre raison de la peur. Nous devons observer la nature et la structure du désir dans nos vies. Le désir va inévitablement de pair avec le conflit, la compétition et la lutte. […]

Est ton soi-même ou le devient-on ?

Changer est-ce devenir quelqu'un d'autre ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

La culture est-elle libératrice ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

La plupart d’entre nous sont des êtres humains extraordinaires. Nous voulons que tout soit expliqué, nous voulons que tout soit très soigneusement exposé sous forme de mots ou d’un schéma, et nous pensons que nous l’avons compris. Nous sommes devenus esclaves des explications. Nous n’essayons jamais de découvrir nous-même, quel est le mouvement du désir et comment il naît. L’orateur va explorer cette question, mais l'explication n’est pas la réalité. Le mot n’est pas la chose. On ne doit pas être prisonnier des mots, des explications. La montagne peinte sur une toile n'est pas la véritable montagne. Elle peut être très bien peinte, mais elle n’a pas son extraordinaire et profonde beauté, ni sa majesté se découpant sur le ciel bleu. De même, l’explication du désir n’est pas le véritable mouvement du désir. L’explication n’a aucune valeur tant que l’on ne voit pas réellement soi-même. […]

En quoi la beauté artistique est-elle supérieure à la beauté naturelle ?

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse pas dire ?

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

Une connaissance scientifique du vivant est-elle possible ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

Que sait-on du réel ?

La science relève-t-elle du seul désir de vérité ?

Le 27 mars 1982

CHAPITRE VII

OJAI […]

Comme dit le proverbe : « Nous avons vu l’ennemi et l’ennemi, c’est nous. »

La crise n’a rien à voir avec l’économie, les guerres, la bombe, les politiciens ou les scientifiques, elle est en nous, la crise est dans notre conscience. Le monde continuera à créer plus de misère, de confusion et d’horreur tant que nous n’aurons pas compris très profondément la nature de cette conscience, que nous ne l’aurons pas examinée, fouillée profondément et découvert tout seul s’il peut y avoir une mutation totale dans cette conscience. Notre responsabilité ne consiste pas à accomplir une action altruiste à l'extérieur de nous, en politique, en économie ou dans le domaine social ; c’est de comprendre la nature de notre être, de découvrir pourquoi nous, les êtres humains – qui vivons sur cette belle terre – sommes devenus ainsi. […]

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Le bonheur est-il une affaire privée ?

Est-il préférable de se connaître ?

Changer est-ce devenir quelqu'un d'autre ?

La politique doit-elle faire le bonheur des citoyens ?

N'avons nous de devoirs qu'envers autrui ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Exister est-ce agir ?

Mais qu’est-ce qui est blessé et est-il possible de ne plus jamais être blessé ? Peut-on être un être humain libre, totalement, que rien ne peut blesser psychologiquement, intérieurement ?

Qu’est-ce qui est blessé ? On dit que c’est Je qui est blessé. Qu’est-ce que ce « Je » ? Depuis l’enfance on s’est forgé une image de soi-même.

On a beaucoup, beaucoup d’images ; non seulement l’image que les gens nous donnent aussi les images que l’on a fabriquées ; être un américain, c’est une image, ou être un hindou ou un spécialiste. Donc, le Je est l’image que nous avons de nous-même, comme un grand homme ou comme quelqu’un de très bon et c’est cette image qui est blessée. On peut avoir une image de soi comme étant un grand orateur, un auteur, quelqu’un de religieux, un leader. Ces images forment le cœur de nous-même ; quand nous disons que nous sommes blessés, nous voulons dire que ce sont ces images qui sont blessées. Si l’on a une image de soi et qu’un autre vient nous dire : « Ne fais pas l’imbécile », on est blessé. L’image que nous nous sommes bâtie de nous-même comme n’étant pas un imbécile, c’est moi. Et c’est cela qui est blessé. On traîne cette image, cette blessure pour le reste de sa vie - et l’on prend bien soin de ne plus être blessé et d’esquiver toute allusion à notre imbécillité.

Les conséquences de ces blessures sont très complexes. A cause de ces blessures, on peut vouloir se réaliser en devenant ceci ou cela comme pour échapper à cette blessure terrible ; donc cela doit être compris. Mais est-il possible de n’avoir aucune image de soi ? Pourquoi a-t-on une image de soi ? Quelqu’un peut paraître très gentil, doué, intelligent, lucide et l’on veut être comme lui ; et si on ne l’est pas, on est blessé. La comparaison peut être un élément de blessure psychologique ; alors pourquoi compare-t-on ?

Peut-on vivre dans ce monde moderne sans aucune image ? L’orateur peut dire que c’est possible. Mais quand on veut découvrir s’il est possible de ne plus jamais être blessé et en plus de vivre une vie sans aucune croyance, cela, demande beaucoup d’énergie, car c’est la croyance qui divise les hommes et les fait s’entretuer. Donc, peut-on vivre sans une seule croyance et sans jamais avoir une image de soi ? C’est la véritable liberté.

C’est possible, quand on vous traite d’imbécile et que l’on a une image de soi, d’être totalement attentif à ce qui est dit parce que lorsqu’on a une image de soi et qu’on vous traite d’imbécile, on réagit instantanément. Comme la réaction est immédiate, soyez attentif à ce côté instantané de la réaction. C’est-à-dire, écoutez avec beaucoup de clarté cette suggestion que vous êtes imbécile, écoutez-la très attentivement ; quand on l’écoute avec une attention complète, il n’y a pas de réaction. C’est parce que l’on n’est pas profondément attentif que l’image se construit et qu’à partir de là on réagit. Supposons que j’ai une image de moi, parce que j’ai voyagé à travers le monde et ainsi de suite. Vous venez me dire, regarde mon vieux, tu n’es pas aussi bon que l’autre gourou, ou l’autre leader, ou un autre maître, ou un autre imbécile ; toi aussi, tu es un imbécile. J’écoute tout cela complètement, je fais très attention à ce qui est dit. Quand il y a une attention totale, on ne forme pas de centre. Ce n’est que l’inattention qui crée le centre. Un esprit indolent, un cerveau confus, perturbé, névrosé, qui n’a jamais fait face à quoi que ce soit, qui n’a jamais exigé de lui-même ses capacités maximum, peut-il être totalement attentif ? Quand on est totalement attentif devant cette affirmation que l’on est un imbécile, elle n’a plus aucun sens. Parce que lorsqu’il y a attention, il n’y a pas un centre qui réagit.

Est-il préférable de se connaître ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

Toutes les croyances se valent-elles ?

Ne fait-on fuire le réel ?

Autrui m'apprend-il quelque chose sur moi-même ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Peut-on percevoir sans juger ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Le 1er mai 1982

CHAPITRE VIII

SAANEN […]

Découvrir et explorer est un des éléments de l’intelligence ; explorer la nature du faux, parce que dans la compréhension du faux, dans la révélation de ce qui est une illusion, se trouve la vérité, qui est intelligence.

L’intelligence a-t-elle une cause ? La pensée a une cause. On pense parce que l’on a des expériences passées, une accumulation d’informations et de savoirs passés. Ce savoir n'est jamais complet, il va de paire avec l'ignorance et c'est sur ce terrain du savoir avec ses ignorances, qu’est née la pensée. La pensée est forcément partielle, limitée, fragmentée, car elle est le fruit du savoir et le savoir ne peut jamais être complet. La pensée est obligatoirement incomplète, insuffisante, limitée. Et nous utilisons cette pensée, sans en voir ses limites ; nous vivons constamment en produisant des pensées et en adorant les choses que la pensée a créés. […]

L’amour a-t-il une cause ? Nous disons que l’intelligence n’a pas de cause, c’est l’intelligence, ce n’est pas votre intelligence ou mon intelligence. C’est la lumière. Quand il y a la lumière, il n’y a pas ma lumière ou votre lumière. Le soleil n’est pas votre soleil ou mon soleil ; c’est l’éclat de la lumière. L’amour a-t-il une cause ? S’il n’en pas alors l’amour et l’intelligence vont de pair. Quand on dit à sa femme ou à sa petite amie « Je t’aime » qu’est-ce que cela signifie ? On aime Dieu. On ne connaît rien de cet être et on l’aime parce qu il y a la peur, ce besoin de sécurité et le très lourd poids de la tradition alors le livre « sacré » nous encourage à aimer ce dont nous ne connaissons rien. Ainsi on dit « Je crois en Dieu ». Mais si l’on découvre que l'intelligence est la sécurité absolue, et que l’amour est en dehors de la causalité et qu’il est ordre, alors l’univers est ouvert – parce que l’univers est ordre.

Quel besoin avons-nous de chercher la vérité ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Interprète ton à défaut de connaître ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Le coeur a ses raisons que la raison ignore ?

L'homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Examinons maintenant ce qu’est une relation intelligente ; pas la relation de la pensée avec ses images. Nos cerveaux sont mécaniques – mécaniques signifie ici, qu’ils sont répétitifs, jamais libres, luttant dans le même domaine, pensant être libres en bougeant d’un coin à l’autre de ce domaine, c’est le choix et pensant que ce choix est liberté, ce qui est simplement la même chose. Notre cerveau qui a évolué à travers les âges, par la tradition, par l’éducation, par le conformisme, par adaptation est devenu mécanique. II y a peut-être des parties de notre cerveau qui sont libres, mais on ne le sait pas, donc ne l’affirmez pas. Ne dites pas : « Oui, il y a une partie de moi qui est libre » : cela n’a aucun sens. Le fait est que le cerveau est devenu mécanique, traditionnel, répétitif et qu’il a sa propre habileté, sa propre capacité d’adaptation ou de discemement. Mais c’est toujours dans une zone limitée et c’est toujours fragmenté. La pensée a son foyer dans les cellules du cerveau.

Le cerveau est devenu mécanique, comme on peut le voir quand je dis : « Je suis chrétien ou je la foi, je ne suis pas chrétien, je suis hindou, je crois, j'ai la foi, je n’ai pas la foi » - tout cela est un processus répétitif et mécanique et une réaction à une autre réaction et ainsi de suite. Le cerveau humain étant conditionné, a sa propre intelligence mécanique et artificielle – comme un ordinateur. Nous conserverons cette expression intelligence mécanique. (On dépense des milliards et des milliards de dollars pour découvrir si un ordinateur peut fonctionner exactement comme le cerveau.) La pensée qui provient de la mémoire, du savoir, emmagasiné dans le cerveau, est mécanique ; même si elle a la capacité d’inventer, elle reste mécanique – l’invention est absolument différente de la création. La pensée cherche à découvrir une autre façon de vivre ou un autre ordre social. Mais toute découverte d’un ordre social par la pensée est encore dans le domaine de la confusion. Nous demandons : y a-t-il une intelligence sans cause et qui puisse se manifester dans nos relations – qui ne soit pas cet état de relation mécanique qui existe actuellement.

Nos relations sont mécaniques. On a des pulsions biologiques et on les satisfait. On réclame un certain réconfort, une certaine camaraderie parce qu’on est isolé ou déprimé et en s’accrochant à un autre cette dépression va disparaître. Mais dans notre relation avec l’autre, proche ou non, il y a toujours une cause, un mobile, un terrain sur lequel on établit cette relation. C’est mécanique. Cela se passe ainsi depuis des millénaires ; il semble toujours y avoir un conflit entre Ia femme et l’homme, une bataille constante, chacun suivant sa propre direction, sans jamais se rencontrer, telles deux lignes de chemin de fer. Cette relation est toujours limitée puisqu’elle provient de l’activité de la pensée qui est elle-même limitée. […]

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Avons-nous le choix d'être libre ?

Quelle éthique pour des machines qui pensent à notre place ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

Vous avez rencontré l’ennemi et découvert que c’est vous. Alors, pouvez-vous observer tout ce mouvement du « moi », et l’acceptation traditionnelle que vous êtes séparé - ce qui devient ridicule quand vous examinez l’ensemble de la conscience humaine. Vous êtes parvenu là en comprenant ce qu’est l’intelligence. Nous disons que l'intelligence est sans cause, comme l’amour est sans cause. Si l’amour, a une cause, ce n’est pas de l’amour, c’est évident. Si vous êtes « intelligent » afin que le gouvernement vous emploie, ou « intelligent » parce que vous me suivez, ce n’est pas l’intelligence, c’est une aptitude. L’intelligence n’a pas de cause. Par conséquent, voyez si vous vous examinez avec un mobile. Est-ce que vous vous rendez compte que vous pensez, vous travaillez, vous ressentez, dans l'isolement et que cet isolement doit inévitablement engendrer un conflit sans fin ? Cet isolement c’est vous, vous êtes l'ennemi. Quand vous vous examinez sans un mobile, y a-t-il le « moi » - le moi en tant que cause et effet ; le moi comme résultat du temps, qui est le mouvement qui va de la cause à l’effet ? Quand vous vous regardez, que vous considérez ce fait sans une cause, quelque chose prend fin et quelque chose de totalement neuf commence.

Une action désintéressée est-elle possible ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Le coeur a ses raisons que la raison ignore ?

La vérité dépend-elle de nous ?

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

La science relève-t-elle du seul désir de vérité ?

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Le temps est-il la limite de l’homme ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Le 15 juillet 1982

CHAPITRE IX

BROCKWOOD PARK […]

Qu’est-ce que l'intelligence ? C’est percevoir ce qui est illusoire, ce qui est faux, qui n’est pas réel et de l’écarter. II ne suffit pas d’affirmer que c’est faux et de continuer comme avant, mais il faut l’écarter complètement. Cela fait partie de l’intelligence. […]

Peut-on ne pas admettre la vérité ?

L’intelligence n’est pas la recherche habile d’arguments, d’opinions contradictoires – comme si la vérité pouvait être trouvée avec des opinions ce qui est impossible - mais c’est de réaliser que l’activité de la pensée, avec toutes ses capacités, toutes ses subtilités et son extraordinaire activité incessante, n’est pas l’intelligence. L’intelligence est en dehors de la pensée. […]

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Ceci étant clair, quelle est alors la cause du désordre ? […]

De toute évidence, il doit y en avoir une. La cause principale est le « moi », « l’ego », la personnalité construite par la pensée, par la mémoire, par diverses expériences, par certains mots, certaines qualités qui produisent cette impression de séparation et d’isolement ; c’est la cause principale du désordre. Quels que soient les efforts de l’ego pour ne plus être le moi, c’est encore l’effort de l’ego. L’ego peut s’identifier à la nation, mais cette identification à ce qui est plus grand, est toujours l’ego glorifié. Chacun de nous le fait de différentes façons. L’ego est construit par la pensée ; c’est la cause principale de ce désordre total dans lequel nous vivons. Quand on observe ce qui cause le désordre – et l’on s’est tellement habitué à ce désordre, dans lequel on a toujours vécu qu’on le trouve naturel – on commence à le remettre en question, à l’examiner totalement et à en voir la racine. On l’observe sans rien faire, alors cette observation commence à dissoudre le centre qui est la cause du désordre.

Changer est-ce devenir quelqu'un d'autre ?

Est-on soi-même ou le devient-on ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

L’intelligence, c’est la perception de ce qui est vrai. Elle écarte complètement ce qui est faux, elle voit la vérité dans le faux et réalise qu’aucune des activités de la pensée n’est intelligence. Elle voit que la pensée est le fruit du savoir qui est lui-même le résultat de l’expérience sous forme de mémoire et que la réponse de la mémoire c’est la pensée. Le savoir est toujours limité – c’est évident – il n’a pas de savoir parfait. De sorte que la pensée, avec toutes ses activités et tout son savoir, n’est pas l’intelligence. Alors on se demande quelle place la pensée a dans la vie si l’on considère que toute notre activité est fondée sur la pensée ? Tout ce que nous faisons est fondé sur la pensée. Nos relations le sont. Toutes les inventions, toutes les réussites technologiques, tout le commerce, tous les arts sont des activités de la pensée. Les dieux que nous avons créés, les rituels, sont le produit de la pensée. Donc quelle est la place du savoir et de la pensée dans cette dégénérescence de l’homme ?

L’homme a accumulé un savoir immense dans le domaine de la science, de la psychologie, de la biologie, des mathématiques etc. Et nous pensons qu’avec le savoir, nous allons nous élever, nous libérer, nous transformer. Nous contestons la place du savoir dans la vie. Le savoir nous a-t-il transformés, nous a-t-il rendus bons ? - c’est encore un mot désuet. Nous a-t-il donné l’intégrité ? Fait-il partie de la justice ? Nous a-t-il donné la liberté ? II nous a donné la liberté, dans le sens où l’on peut voyager, communiquer d’un pays à l’autre. Nous avons de meilleurs systèmes d’enseignement, ainsi que l’ordinateur et la bombe atomique. Ce sont les résultats d’une énorme accumulation de savoir. De nouveau, nous nous demandons : ce savoir nous a-t-il donné la liberté, une vie juste, une vie qui soit fondamentalement bonne ?

Liberté, justice et bonté ; ces trois qualités furent l’un des problèmes des anciennes civilisations qui s’efforcèrent de trouver une façon de vivre juste. Le mot « juste » signifie avoir de la droiture, agir avec bienveillance, avec générosité, ne rien avoir à faire avec la haine ou l’antagonisme. Mener une vie juste et équitable signifie mener une vie qui ne suive pas un modèle, ni un idéal fantaisiste projeté par la pensée. Cela signifie mener une vie qui ait beaucoup d'affection, qui soit vrai, juste, et dans ce monde il n’y a pas de justice, l’un est intelligent, l’autre ne l’est pas ; l’un a du pouvoir, l’autre non ; l’un peut voyager à travers le monde et rencontrer des gens importants ; l’autre vit dans une petite ville, dans une petite chambre, travaillant jour après jour. Où est la justice là-dedans ? Peut-on trouver la justice dans les activités extérieures ? L’un peut devenir Premier Ministre, Président ou directeur d’une grande multinationale, l’autre peut rester un employé au bas de l’échelle. Donc, devons-nous chercher la justice à l’extérieur en essayant de créer un état égalitaire - c’est ce qu’on essaie de faire, à travers le monde, en pensant que cela apportera la justice – ou bien, la justice doit-elle être trouvée en dehors de tout cela ?

La justice implique une certaine intégrité, d’être entier, complet, pas morcelé ni fragmenté. Elle ne peut survenir que lorsqu’il n’y a pas de comparaison. Nous sommes toujours en train de comparer – de meilleures voitures, de meilleures maisons, une meilleure situation, plus de pouvoir et ainsi de suite. La comparaison est une mesure. Là où il y a mesure, il ne peut y avoir de justice. Et quand il y a imitation et conformisme, il ne peut y avoir de justice. En suivant quelqu’un, en écoutant ses paroles, nous ne voyons pas la qualité, la profondeur de ces choses. Nous pouvons être d’accord superficiellement mais nous nous en éloignons. Tandis que les mots et la compréhension de leur sens profond doivent laisser une trace, une graine, car la justice doit être là, en nous.

La démocratie est-elle une garantie de lois justes ?

Est-ce l’égalité des droits qui assure l’égalité des hommes ?

L'exigence de justice et l'exigence de liberté sont-elles séparables ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

La culture est-elle libératrice ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

L’exigence de justice et l'exigence de liberté sont-elles séparables ?

La politique doit-elle faire le bonheur des hommes ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

La justice ne relève-t-elle que de l'Etat ?

En parlant avec un psychologue assez connu, l’orateur a utilisé le mot « bonté ». II fut horrifié. Il dit : « C’est un mot désuet, nous ne l’employons plus.» Mais l’orateur aime ce mot. Donc qu’est-ce que la bonté ? Ce n’est pas contraire de ce qui est mauvais. Tout ce qui a un opposé, a obligatoirement ses racines dans cet opposé. Donc, la bonté n’est pas liée à ce que nous considérons comme mauvais. Elle en est complètement séparée. On doit la regarder telle qu’elle est et non pas en tant que réaction à un contraire. La bonté signifie une façon de vivre vertueuse, pas en termes de religion, de morale ou selon un concept éthique de la vertu, mais en termes de quelqu’un qui voit ce qui est vrai et ce qui est faux, qui maintient cette qualité de sensibilité, qui le voit immédiatement et qui agit.

Le mot « liberté » a des implications très complexes. Quand il y a liberté, il y a justice, il y a bonté. On considère que la liberté est la possibilité de choisir. On pense être libre parce que l’on peut choisir d’aller à l’étranger, on peut choisir son métier ou ce que l’on veut faire. Mais quand il y a choix, y a-t-il liberté ? Qui choisit ? Et pourquoi doit-on choisir ? Quand il y a liberté dans le domaine psychologique, quand on donne libre cours à ses capacités de penser objectivement, impersonnellement, très précisément et pas sentimentalement, il n’y a pas besoin de choisir. Quand il n’y a pas de confusion, il n’y a pas de choix.

Donc, qu’est-ce que la liberté ? La liberté n’est pas le contraire du conditionnement, s’il en était ainsi, ce ne serait qu’une sorte de fuite. La liberté n’est pas une fuite. Un cerveau conditionné par le savoir, est toujours limité, il vit constamment dans le domaine de l’ignorance, il vit toujours avec le mécanisme de la pensée, de sorte qu’il ne peut y avoir de liberté. Nous vivons tous avec toutes sortes de peurs du lendemain, peur des choses qui ont eu lieu dans le passé. Si nous cherchons à nous libérer de cette peur, alors cette liberté a une cause et ce n’est pas la liberté. Si nous pensons en termes de causalité et de liberté, alors cette liberté n’est absolument pas la liberté. La liberté ne concerne pas seulement un aspect de notre vie, mais la liberté totale et cette liberté n’a pas de cause. […]

L'exigence de justice et l'exigence de liberté sont-elles séparables ?

Ne sommes-nous que la somme des choix que nous faisons ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Avons-nous le choix d'être libre ?

Une liberté totale a-t-elle un sens ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

Est-ce possible de découvrir la fin de la souffrance ? Comment abordez-vous cette question ? Comment réagissez-vous à cette question ? Quel est l’état, la qualité de votre esprit quand on vous pose ce genre de question ? Mon fils est mort, mon mari est parti. J’ai des amis qui m’ont trahi. J’ai suivi un idéal avec une grande foi et après vingt ans, il s’est révélé stérile. La douleur contient une grande beauté et beaucoup de souffrances. Comment réagit-on à cette question ? Est-ce que l’on dit : « Je ne veux même pas la regarder. J’ai souffert, c’est le sort de l’homme, je la rationalise, je l’accepte et je continue. » C’est une façon de traiter la question. Mais on n’a pas résolu le problème. Ou bien on reporte cette douleur sur un symbole et l’on adore ce symbole, comme cela se fait dans le Christianisme, ou bien comme l’ont fait les anciens Hindous, c’est notre sort, notre karma. Ou bien encore, comme dans le monde moderne, où l’on rejette la responsabilité sur les parents ou sur la société ou sur les gènes dont nous avons hérité et qui seraient la cause de notre souffrance et ainsi de suite. II y a un millier d’explications. Mais les explications n’ont jamais résolu la douleur et les affres de la souffrance. Comment allez-vous aborder cette question ? Voulez-vous la regarder en face ou bien avec insouciance ou inquiétude ? Comment abordez-vous, vous approchez-vous très près d’un tel problème ? La souffrance est-elle différente de l’observateur qui dit : « Je souffre. » Quand il dit : « Je souffre » il s’est séparé de ce sentiment, de sorte qu’il ne l’a pas du tout approché. II ne l’a pas touché. Pouvez-vous cesser de l’éviter, pouvez-vous ne pas la transmuter, ne pas la fuir mais l’approcher le plus près possible ? Ce qui signifie que vous êtes cette souffrance. Est-ce exact ?

Vous pouvez avoir inventé un idéal de liberté par rapport à la souffrance. Cette invention vous a éloigné, séparé davantage de la souffrance, mais le fait est que vous êtes ce chagrin. Est-ce que vous réalisez ce que cela signifie ? Ce n’est pas quelqu’un qui a causé votre souffrance, ce n’est pas la mort de votre fils qui a fait que vous versez des pleurs. Vous pouvez verser des pleurs pour votre fils ou votre femme, mais c’est l’extériorisation de votre douleur ou de votre souffrance. Cette souffrance est le résultat de votre dépendance vis-à-vis de cette personne, de votre attachement, de votre impression d’être perdu sans elle. Donc, comme d’habitude, vous essayez d’agir sur les symptômes, vous n’allez jamais au coeur même de ce grand problème, qu’est la souffrance. Nous ne parlons pas, ici, des effets externes de la souffrance, si ce sont les effets de la souffrance qui vous concernent, vous pouvez prendre une drogue pour vous calmer. Nous essayons ensemble de découvrir pour nous-même - il ne s’agit pas qu’on vous le dise et que vous acceptiez mais de véritablement découvrir pour nous-même la racine de la souffrance. Est-ce le temps qui produit la souffrance - le temps que la pensée a inventé dans le domaine psychologique ? Comprenez-vous ma question ? […]

Quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans le caractère ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Faut-il libérer où se libérer de ses désirs ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Le temps est-il la limite de l'homme ?

Le temps détruit tout ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

On a eu un fils, un frère, une femme, un père. Ils ne sont plus. Ils ne reviendront jamais. Ils ont été eífacés de la surface de la terre. On peut, bien sûr inventer une croyance selon laquelle on vit sur d’autres plans. Mais on les a perdus, il y a une photo sur le piano ou sur la cheminée. Le souvenir que nous avons d’eux appartient au temps psychologique. L’amour qu’on leur a porté et celui qu’ils nous ont porté, l’aide qu’ils nous ont apporté ; ils nous ont aidés à masquer notre solitude. Leur souvenir est un mouvement du temps. Ils étaient là hier et n’y sont plus aujourd’hui. C’est-à-dire qu’un souvenir a été formé dans le cerveau. Ce souvenir est un enregistrement sur la bande magnétique du cerveau et cette bande joue sans cesse. Les promenades que nous avons faites ensemble dans les bois, le souvenir de notre sexualité, leur amitié, le réconfort qu’ils nous ont procuré. Tout cela est fini et la bande continue à jouer. Cette bande est la mémoire et la mémoire est le temps. Si cela vous intéresse, explorez-le très profondément. On a vécu avec son frère ou son fils, on a connu des jours heureux avec eux, on a partagé bien des plaisirs mais ils ne sont plus. Mais leur souvenir reste. C'est lui qui est la cause de la est la cause de la souffrance. C’est à cause de lui que l'on verse des larmes dans notre solitude. Mais est-il possible de ne pas enregistrer ? C’est une question très sérieuse. Hier, on a aimé le lever de soleil, il était si clair, si beau parmi les arbres, projetant sur la pelouse une lumière dorée avec des ombres étirées. C’était une matinée agréable, charmante et on l’a enregistrée. Alors la répétition commence. On a enregistré ce qui est arrivé, ce qui a provoqué notre délectation et plus tard ce souvenir – comme un est répété. Essence du temps psychologique. Mais est-il possible de ne pas du tout enregistrer ? Le lever de soleil d’aujourd’hui, regardez-le, soyez-y complètement attentif, ainsi qu’à cet instant de lumière dorée sur la pelouse avec les ombres qui s’étirent et ne l’enregistrez pas, ainsi, la mémoire n’en garde aucun trace, c’est terminé. Soyez-y complètement attentif et n’enregistrez pas. C’est l’attention du regard qui empêche tout enregistrement.

Donc, le temps est-il la racine de la souffrance ? La pensée est-elle la racine du chagrin ? Oui, bien sûr. Les souvenirs et le temps sont donc le centre de notre vie. On se nourrit d’eux et quand survient quelque chose de terriblement douloureux, on revient à ces souvenirs et on verse des pleurs. On souhaite que celui ou celle que l’on a perdu ait été encore là pour jouir de ce soleil quand on le regardait. C’est la même chose pour nos souvenirs sexuels, on construit une image et on y repense. Tout cela est mémoire, pensée et temps. Si l’on demande : « Comment le temps psychologique et la pensée peuvent-ils cesser ? » c’est une mauvaise question. Quand on réalise que c'est vrai - pas la vérité d'un autre mais votre propre observation de cette vérité, votre propre clarté de perception - est-ce que cela ne va pas mettre un terme à la souffrance ?

Peut-on être attentif de façon si intense qu’il soit possible de vivre sans rien enregistrer psychologiquement ? Ce n’est que lorsqu’il y a inattention qu’il y a enregistrement. On est habitué au frère, au fils ou à l’épouse, on sait ce qu’ils vont dire, ils ont répété la même chose si souvent. On les connaît. Quand on dit : « Je les connais » on est inattentif. Quand on dit : « Je connais ma femme » il est évident qu’on ne la connaît pas vraiment parce qu’il est impossible de *connaître* une chose vivante. On ne connaît qu’une chose morte, qu’un souvenir mort.

Quand on prend conscience, avec une grande attention, de ce fait, la souffrance a un sens totalement différent. II n’y a rien à apprendre de la souffrance. II n’y a que la fin de la souffrance. Et quand il y a une fin à la souffrance, alors il y a amour. Comment peut-on aimer l’autre - aimer, avoir la qualité de cet amour – quand toute notre vie est fondée sur les souvenirs, sur cette photo suspendue au-dessus de la cheminée ou posée sur le piano. Comment peut-on aimer quand on est prisonnier d’une vaste structure de souvenirs ? La fin de la souffrance est le commencement de l’amour.

Puis-je vous raconter une histoire ? Un maître spirituel avait plusieurs disciples et, tous les matins, il leur parlait de la nature de la bonté, de la beauté et de l’amour. Un matin, alors qu’il s’apprête à parler, un oiseau se pose sur le rebord de la fenêtre et commence à chanter. II chante un moment, puis disparaît. Le maître dit « La causerie de ce matin est terminée. »

Ne peut-on être heureux qu’au passé ?

Avons-nous besoin du passé pour construire notre avenir ?

Exister est-ce profiter du moment présent ?

Peut-on percevoir sans juger ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

Le temps est-il la limite de l'homme ?

Le temps détruit tout ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

Une connaissance scientifique du vivant est-elle possible ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes ?

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

Le 4 septembre 1982

Krishnamurti, *La flamme de l’attention*, 1983

Krishnamurti, *Cette lumière en nous*, 1999

[...] LE MIRACLE DE L’ATTENTION

[...] C'est au panorama entier de la vie que nous nous intéressons - pas à un segment, à un fragment d'existence, mais à tout ce que l'on fait pense, ou ressent, donc au comportement global des êtres humains. Et puisque c'est l'ensemble de l'existence qui nous intéresse, nous ne pouvons absolument pas prendre en compte ce fragment isolé qu'elle a pensé - et vouloir résoudre par son intermédiaire tous nos problèmes. La pensée peut s'arranger l'autorité requise pour rassembler les fragments épars, mais ces fragments, c'est elle-même qui les a créés. Nous sommes conditionnés à penser en termes de réussite, de progrès graduels. Les gens croient en une évolution psychologique, mais l'idée selon laquelle le “moi” psychologique pourrait être autre chose qu'une projection de la pensée est-elle vraiment fondée.

Pour savoir s'il existe quelque chose qui ne soit pas une projection de la pensée, une illusion ou un mythe, il faut se demander s'il est possible de contrôler la pensée, de la suspendre, de la supprimer, de sorte que l'esprit soit parfaitement tranquille. Mais tu contrôles suppose un “contrôleur” et un objet contrôlé n'est-ce pas ? Qui est ce contrôleur ? N'est-il pas lui aussi né de la pensée, dont l'un des fragments s'est arrogé l'autorité, à titre de contrôleur ? Si vous voyez la vérité de ce fait, alors contrôleur et contrôlé ne font plus qu'un, le sujet et l'objet de l'expérience se confondent, le penseur *est* la pensée. Ce ne sont pas deux entités distinctes. Si vous comprenez cela, tout contrôle devient alors superflu.

S'il n'y a plus de contrôleur, celui-ci s'étant confondu avec l'objet contrôlé, que se passe-t-il ? Lorsqu'il y a division entre l'agent et l'objet du contrôle, cela suscite un conflit et un gaspillage d'énergie. Mais lorsque contrôleur est contrôlé se confondent, au lieu d'un gaspillage d'énergie, il y a accumulation de toute l'énergie précédemment gâchée en vains refoulement, en vaines résistances, dus à ce clivage entre contrôleur et contrôlé. Lorsque cesse toute division, on dispose alors de ce surplus d'énergie pour aller au-delà de ce qui, croyaient-on, avait besoin d'être étroitement contrôlé. Il faut comprendre sans ambiguïté que la méditation ne consiste pas à contrôler, à discipliner la pensée, car celui qui veut discipliner la pensée en est lui-même un fragment, une parcelle. Si vous saisissez la vérité de tous ces faits, alors vous disposez de toute l'énergie que vous dilapidiez à vouloir contrôler, réprimer, à vouloir aller au-delà de la réalité des faits, au-delà de *ce qui est…* [...]

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

En fait la pensée, c'est le temps hors le temps, c'est le mouvement, la mesure. Dans la vie de tous les jours, vous mesurez, vous comparez, dans le domaine matériel comme sur le plan psychologique. Comparer veut dire mesurer : voilà ce qu'est la mesure. Êtes-vous capable de vivre au quotidien, sans jamais comparer ? Pouvez-vous faire totalement abstraction de toute forme de comparaison - et ce, non pas dans le cadre de la méditation, mais dans le cadre de la vie quotidienne ? [...] S'abstenir de comparer signifie être seul - ce qui ne veut pas dire que l'on végète pour autant. pouvez-vous donc vivre au quotidien sans avoir recours à la comparaison ? [...]

Le temps est-il la limite de l'homme ?

La solitude est-elle toujours sans valeur ?

De grâce soyez pleinement attentif à ce qui vous ai dit ici, afin que l'acte même d'écouter soit un miracle d'attention. Une attention dans laquelle il n'y a plus de frontières, plus de limites définies, et donc plus de direction, plus d'orientation - l’attention, et rien d'autre : et lorsque cette attention est là, il n'y a plus de “vous” ni de “moi”, plus de dualité, plus d'observateur et d'observé. Mais ce n'est pas possible si l'esprit est déjà orienté dans une voie déterminée.

Nous sommes éduqués et conditionnés à suivre certaines direction - à avancer de tel point à tel autre. Nous avons fait nôtre la notion de bonheur suprême, la croyance en quelque chose qui transcende la pensée - nous adhérons à cette croyance, à ce concept, à cette théorie. Et nous en faisons un but, un idéal, une direction, une voie vers laquelle nous tendons. Mais lorsqu'on se fixe une voix, il n'y a plus d'espace. Lorsque vous vous concentrez, que vous marchez, ou que vous pensez en restant axé dans une direction définie, il n'y a plus d'espace au sein de votre esprit. Il en va de même quand les attachements, les peurs, la quête du plaisir, la soif de pouvoir, de réussite sociale vous encombrent l'esprit : celui-ci étouffe, il manque d'espace. L’espace nous est absolument nécessaire et dès lors qu'il y a attention véritable, il n'y a plus ni direction, ni voie à suivre, mais il y a l'espace.

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Que sait-on du réel ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Une liberté totale a-t-elle un sens ?

Pourquoi voulons-nous être libre ?

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

La culture est-elle libératrice ?

La plupart des gens ont une vie creuse et médiocre. Même s'ils possèdent un immense savoir, leur vie n'en n'est pas moins médiocre, pétrie de contradictions, malheureuse et sans unité aucune. Tout cela et d'une grande pauvreté, et ces gens gaspillent leur existence à vouloir acquérir la richesse intérieure, à cultiver diverses formes de vertu - et autres billevesées. Non que la vertu ne soit pas nécessaire ; mais la vertu c'est l'ordre et l'ordre ne peut-être compris que lorsqu'on a exploré à fond le désordre qui règne en soi. [...]

La méditation vécu au quotidien n’est autre que la transformation de l'esprit, c'est une révolution psychologique qui fait que l'existence quotidienne telle que nous la vivons - et il ne s'agit pas là de théorie, d'idéal, mais du vécu de chacun des instants de notre vie - est pleine de compassion, d'amour, et de l'énergie nécessaire pour transcender toutes formes de médiocrité, de petitesse, de superficialité. Quand l'esprit se tait - qu'il est réellement silencieux, mais pas *de manière forcée*, sous la contrainte d'un désir, d'un vouloir - il naît alors un mouvement d'un tout autre genre, qui n'est pas de l'ordre du temps. [...]

La méditation est nécessaire à la compréhension même de notre existence quotidienne. Cela veut dire qu'il vous faut être totalement attentif à ce que vous faites, à votre façon de vous adresser aux autres, à votre façon de marcher, de penser, à ce qui fait l'objet de vos pensées : prêter attention à tout cela fait partie intégrante de la méditation. [...]

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

La culture est-elle libératrice ?

Comment définir le bien ?

Risquons-nous de passer à côté de notre vie ?

Exister est-ce agir ?

Exister est-ce profiter du moment présent ?

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

Dans tout amour n'aime-t-on que soi-même ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

Est-ce illusoire de vouloir être heureux ?

Le bonheur est-il dans l'inconscience ?

Faut-il préférer le bonheur à la vérité ?

UNE VIE JUSTE [...]

Le bien ne peut fleurir que sur le terreau de l'attention totale, où l'autorité n'a pas cours. La quintessence du bien c'est un esprit dénué de tout conflit. Et le bien suppose d'immenses responsabilités. On ne peut être juste et bon, et tolérer les guerres. le juste se sent donc pleinement comptable de chacun des aspects de son existence.

Nous voudrions savoir si celui qui a toujours vécu au sein d'une société soumise à l'influence de croyances [...] Peut-être un homme juste et bon car nous n'engendrerons une société différente que si vous, en tant qu'être humain, êtes d'une intégrité, d'une bonté parfaites, absolues [...]

Qu'est-ce qui empêche les êtres humains d'être tous parfaitement bon ? [...] Est-ce parce que nous croyons, ou parce que nous sommes tellement obnubilés par nos problèmes sexuels, par la peur, l'angoisse et la solitude, par notre soif de réussite, par le désir de nous identifier à ceci ou cela ? Est-ce cela l'obstacle qui empêche l'homme d'être bon ? Si tel est le cas, alors toutes ces notions n'ont aucune valeur. Si vous vous apercevez que, pour qu'advienne cette qualité de beauté suprême, toute influence, d'où qu'elle vienne - y compris celle de vos propres croyances, de vos propres principes, de vos propres idéaux -, est un obstacle définitif à l'éclosion de cette beauté absolue, alors vous vous délivrez tout naturellement de ces tendances sans la moindre équivoque, sans le moindre conflit, car elles sont stupides. [...]

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Comment définir le bien ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Sommes-nous prêts à approfondir le problème de la connaissance de soi ? Car chacun d'entre nous est le monde. [...] Lorsque vous comprenez ce que vous êtes, c'est l'ensemble de la structure humaine, de la nature humaine que vous comprenez. [...]

Qu'est-ce qui pourrait nous faire changer ? D'autres chocs? D'autres catastrophes ? Des formes de gouvernements différentes ? Des images différentes ? D'autres idéaux ? Tout cela vous l'avez largement expérimenté, pourtant vous n'avez pas changé. Plus notre éducation devient sophistiquée, plus nous devons “civilisés” - c'est-à-dire de plus en plus éloigné de la nature -, plus nous devenons inhumains. Que faut-il faire dans ce cas ? Puisque rien d'extérieur à nous-mêmes ne viendra à notre secours [...], il devient alors évident que je dois compter sur moi seul pour me connaître moi-même. Je dois avoir une vision lucide de ce que je suis et me transformer radicalement. De cette mutation jaillit alors le bien. Et une société juste peut alors se créer.

Est-il préférable de se connaître ?

Ne sommes-nous que la somme de nos choix ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Être cultivé nous rend-il plus humain ?

La culture est-elle libératrice ?

Comment définir le bien ?

La morale est-elle nécessaire à la vie en société ?

CETTE LUMIÈRE EN NOUS [...]

Toute expérience sous-entend la mise en œuvre d'un processus de récognition. [...] Il y a identification d'un événement qui s'est déjà produit dans le passé ; l'expérience n'est donc jamais nouvelle. La vérité, elle, ne peut en aucun cas faire l'objet d'une expérience, c'est ce qui en fait toute la beauté; elle se renouvelle sans cesse, elle n'est jamais la redite d'un événement passé. L'événement, l'incident d'hier doit être intégralement oublié ou vécu, révolu, dépassé. Mais vouloir perpétuer cela sous forme d'une expérience que l'on va mesurer en terme d'accomplissement, ou vouloir faire partager ce fabuleux événement, dans le but d'impressionner ou de convaincre autrui… voilà qui paraît tout à fait stupide. [...] Cela veut dire qu'il y a nécessairement un centre, un penseur, un observateur qui retient, qui garde en lui l'événement révolu. La vérité, elle, ne relèvent en aucun cas de l'expérience. Dès lors qu'il existe un centre de reconnaissance qui n'est autre que le “moi” - le penseur -, dès lors, la vérité n'est point. Et si quelqu'un dit avoir fait l'expérience du réel, méfiez-vous de lui : refusez son autorité. [...]

Toute votre vie vous n'avez jamais rien connu d'autre que la pensée. vous lui avez attribué une importance démesurée, pourtant la pensé est toujours vieille, et jamais neuve, elle n'est que le prolongement du souvenir. Il suffit d'avoir vécu dans ce contexte pour constater l'évidence d'une certaine forme de continuité. Mais c'est une continuité sans vie, finie, révolue, caduque ; seul ce qui s'achève peut espérer un renouveau. Voilà pourquoi il est si important de comprendre la mort. Nous devons mourir à tout ce que nous connaissons. Avez-vous déjà essayé ? Se libérer du connu, se délivrer de ses souvenirs, ne fût-ce que quelques jours ; être libéré de ses plaisirs, sans le moindre argument, sans la moindre peur; mourir à sa famille, à sa maison, à son nom ; devenir parfaitement anonyme. Seul celui qui est parfaitement anonyme et en état de non-violence, ignore la violence. Il faut donc mourir chaque jour, pas dans l'abstrait, mais de manière réelle et tangible. [...]

À quoi peut-on reconnaître la vérité ?  
Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Que sait-on du réel ?

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d'être belle ?

Peut-on percevoir sans juger ?

Interprète à défaut de connaître ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Faut-il se résigner à mourir ?

Peut-on penser la mort ?

On a beaucoup écrit sur l'inconscient, surtout en Occident. On lui a attribué une importance énorme. L'inconscient est pourtant aussi banal et dénué d'intérêt que la part consciente de l'esprit. Vous pouvez le constater par vous-même. Si vous observez bien, vous constaterez que ce que l'on nomme l'inconscient n'est autre que l'empreinte résiduelle de la race, de la culture, de la famille, de vos motivations ou de vos appétits personnels. Cette empreinte est là, secrètement enfouie en vous. L'esprit conscient, lui, s'occupe de la routine, du quotidien, de la vie professionnelle et sexuelle et ainsi de suite. Accorder de l'importance à l'un ou à l'autre semble parfaitement stérile ! L'un comme l'autre n'ont que très peu d'importance - sauf que, pour pouvoir gagner notre vie, notre esprit conscient doit posséder certaines connaissances techniques. [...]

L'idée d'inconscient exclut-elle celle de liberté ?

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

L'ordre ne saurait être instauré - c'est en réunion le désordre que l'ordre *est*. La vertu c'est-à-dire l'ordre, consiste à connaître la nature et la structure du désordre. [...] Il suffit de constater le désordre total et les contradictions qui nous agitent : nous haïssons, et nous croyons aimer - c'est le commencement du désordre, de la dualité, et la vertu ne procède pas de la dualité. La vertu, c'est une chose vivante, une fleur qu'il faut cueillir encore fraîche, ce n'est pas la répétition de ce qu'hier nous baptisions vertu. Cela, c'est une démarche mécanique, sans valeur. L'ordre doit donc régner. Et cela fait partie de la méditation. [...] Et l'ordre ne peut régner qu'en l'absence totale d'égocentrisme, lorsque le “moi” n'a plus aucune importance. L'abolition du “moi” fait partie de la méditation. [...]

Pourquoi un acte et morale ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Est-il préférable de se connaître ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

CETTE CHOSES HORS DU TEMPS, ÉTERNELLEMENT SACRÉE

Le *cerveau* peut-il devenir totalement *innocent* ? Au sens où je l'entends un cerveau innocent est un cerveau incapable de subir aucun mal - c'est-à-dire non seulement incapable de blesser les autres, mais incapable d'être lui-même blessé.

Votre cerveau, qui est aussi celui de tous les êtres humains, n'a cessé d'évoluer depuis la nuit des temps ; il a été conditionné par les cultures, les religions, les pressions sociales et économiques successives. Ce cerveau s'est inscrit dans une continuité qui perdure encore aujourd'hui, et cette durée lui a procuré un certain sentiment de sécurité. Voilà pourquoi vous acceptez la tradition - parce que la tradition, l'imitation, le conformisme sont des gages de sécurité. La sécurité réside aussi dans l'illusion. or il va de soi que tous vos Dieux ne sont que des illusions élaborées par la pensée. [...]

Ce que nous voulons savoir, c'est si le cerveau peut trouver ce qui permettrait de mettre un terme à cette continuité du temps. Cette continuité, fondée sur la continuité du savoir est censée être un progrès, une avancée, une évolution et c'est cela que nous contestons. Lorsque le cerveau est en quête de continuité, il devient mécanique. toute pensée et mécanique car elle se fonde sur la mémoire qui est la réponse, l'echo, du savoir. Il n'existe donc pas de penser qui soit neuve.

Le “je”, le “moi”, est une expression de cette continuité. Le “je” s'est transmis depuis des millénaires, de génération en génération; c'est une forme de continuité, or ce qui est continu et mécanique ne saurait être neuf. [...]

Tant que l'esprit enregistre les blessures, la douleur, cela lui donne une continuité. D'où cette impression que “je” persiste dans le temps. [...] L'enregistrement s'inscrit dans une continuité, et dans cette continuité il y a une sécurité. Le cerveau se dit : “J'ai été blessé dans le passé, je vais donc enregistrer cela, le garder en mémoire, afin d'éviter tout blessure ultérieur.” [...] Si l'on a été blessé, c'est parce que la blessure est ce mouvement dans le temps par lequel se construit l'image que vous avez de vous-même, et quand cette image est égratignée cela vous fait mal. Tant que vous garderez cette image en vous, vous subirez sans cesse de nouvelles blessures. [...]

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

A-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

L'homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Le temps est-il la limite de l'homme ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

Le temps est-il linéaire ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Est-il préférable de se connaître ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-on soi-même ou le devient-on ?

La continuité n'est autre que de l'inattention. Lorsque vous êtes en état d'attention véritable, c'est-à-dire tout à l'écoute, il n'existe plus aucun centre qui dise : “J'apprends, j'entends, je vois.” il n'y a plus rien d'autre que la perception d'un immense tout, et c'est cette présence qui observe, qui écoute, qui apprend. Et dans cette attention tout processus de pensée est absent. Mais cette attention ne peut être maintenue. Lorsque la pensée décrète qu'elle doit trouver le moyen d'accéder à cette attention, réussir à la maîtriser, ce mouvement du désir qu'est l’envie de capturer l'attention est une preuve d'inattention, le signe d'un manque d'attention. L'attention véritable, c'est être conscient du mouvement par lequel on s'écarte de l'attention. Avez-vous saisi ?

L'esprit a besoin d'espace, d'un vaste espace, sans limites, et cela n'est possible que lorsque cessent le bavardage et les problèmes, chaque problème ayant été résolu dès son apparition. Ce vaste espace n’est accessible que si toute notion de centre disparaît en nous. Mais dès lors qu'on a un centre, cela sous-entend forcément une circonférence, un diamètre, un mouvement irradiant du centre vers la périphérie. Pour que l'espace soit là, il faut qu'il n'y ait plus de centre - cet espace et donc absolument illimité. L'attention suppose que l'on mobilise toute son énergie dans l'écoute, dans l'observation - et tout centre est absent de cette attention-là. Alors advient un esprit qui a compris l'ordre, qui est affranchi de la peur, qui a mis fin à la souffrance, et qui ayant compris la nature du plaisir, l'a remis à sa juste place. [...]

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Une liberté totale a-t-elle un sens ?

Avons-nous le choix d'être libre ?

Le désir nous éloigne t-il du vrai ?

Le désir nous impose t-il d'en faire l'épreuve ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

LE VOULOIR DOIT ÊTRE BANNI DE NOTRE EXISTENCE [...]

Dès que vous dites : “Je vais faire cela…”, il se situe dans le temps. Lorsque vous dites: “ Je dois faire cela”, il se situe également dans le temps. Tout ce que nous faisons implique le temps, et notre cerveau est conditionnée non seulement en fonction du temps chronologique, mais aussi du temps psychologique. Le cerveau a derrière lui des millénaires d'évolution, et l'idée même, la question même de savoir s'il peut abolir le temps a un effet paralysant. C'est un choc pour lui. [...]

Le temps est-il la limite de l'homme ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

L'attachement sous-entend la jalousie, l'angoisse, la peur, la souffrance; et la souffrance renforce l'attachement. Percevoir la nature de l'attachement, c'est la pleine éclosion de l'intelligence. Cette intelligence constate la stupidité de l'attachement, et c'en est fini de lui. [...]

LE REGARD DU SILENCE [...]

L’attachement sépare. Je tiens à mes croyances, vous aux vôtres - la séparation est là. Voyez simplement tout ce qu'entraîne, tout ce que recouvre, l'attachement. Dès qu'il y a attachement, il y a séparation, et donc conflit. Et le conflit exclu forcément l'amour. Mais que devient la relation lorsqu'il n'existe entre deux personnes aucun attachement, ni rien de ce que l'attachement suppose ? Serait-ce le commencement - ne vous affolez pas à ce simple mot - serait-ce le commencement de la compassion ? Lorsqu'il n'y a plus ni nationalité, ni attachement à aucune croyance, à aucune conclusions, à aucun idéal, quel qu'il soit, l'être humain est alors un être libre, et la relation qui noue avec autrui naît de la liberté, de l'amour, de la compassion. [...]

Le coeur a ses raisons que la raison ignore ?

Qu'aime t’-on dans l'amour ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Avons-nous le choix d'être libre ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

Peut-on aimer son prochain comme soi-même ?

Supposons que vous ayez un trait psychologique particulier; par exemple, vous ne deviez jamais d'une certaine orientation de pensée. Cela fait partie de votre conscience. La pensée peut-elle sortir de cette ornière, s'en dégager? Bien sûr que oui. On peut évacuer complètement le contenu de sa pensée. Mais si l'on prend les choses une par une - les attachements, puis les blessures, puis les angoisses, et ainsi de suite cela va prendre un temps infini - et nous voilà de nouveau prisonnier du temps. Est-il possible de tout évacuer d'un seul coup, et non bribe par bribe - et de le faire instantanément - sans que le temps entre en jeu ? Lorsqu'on n’agit qu’étape par étape, on reste toujours impliqué dans le temps. [...]

Selon nous il est possible d'appréhender d'un seul regard, et non par bribes, la conscience toute entière - dans voir la nature, la structure, le processus, ainsi que tout le contenu. La conscience est faite de ce contenu, et il est possible de le percevoir dans son intégralité. Et lorsqu'on le voit en entier il se désintègre ! Mais pour avoir cette acuité de vision qui perce la nature même de la conscience, il faut n'avoir ni mobile, ni souvenir - rien que cette perception instantanée de ce qu'est la nature de la conscience. Et le problème s'évapore par l'effet même de cette lucidité fulgurante. [...]

La pensée est né du connu. Le savoir n'est autre que le connu, c'est-à-dire le passé. Cette pensée-là peut-elle cesser? Peut-on se libérer du connu? Nous fonctionnons toujours sur la base du connu, et nous sommes devenus formidablement douée pour imiter et comparer. Nous voulons sans cesse devenir. La pensée peut-elle oui ou non cesser? [...]

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

A-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Est-on soi-même ou le devient-on ?

Autrui m'apprend t-il quelque chose sur moi-même ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

La nature du silence mérite d'être examinée en détail. Il y a un intervalle de silence entre deux pensées ou entre deux notes de musique. Il y a le silence qui fait suite à un bruit. Il y a le silence artificiel imposé par la pensée lorsqu'on dit : “Je dois être silencieux”, et que l'on croit créer un vrai silence. Il y a le silence du méditant qui reste assise là, immobile, et qui force son esprit au silence. Il s'agit chaque fois d'un silence artificiel, et non d'un silence réel, profond, qui n'est ni cultivé, ni prémédité. Psychologiquement parlant, le silence ne peut advenir que lorsque notre esprit n'enregistre absolument rien. Alors l'esprit, le cerveau, est dénué de tout mouvement. Au cœur de ce silence qui n'est ni induit ni cultivé, et qui n'est pas non plus le fruit d'une pratique, il se peut qu'advienne cet extraordinaire sensation d'une présence, de quelque chose d'incommensurable et qui n'a pas de nom. [...]

L'HARMONIE ENTRE LE CONNU ET L'INCONNU [...]

Dans la méditation authentique, la vie est un mouvement total qui n'est pas morcelé en divers fragments tel que le “moi” et le “toi”. On ne peut plus vivre l'expérience de l’ego, car il n'y a plus d'ego. Vous rendez-vous compte que l'esprit n'est capable de vivre que ce qu'il connaît déjà ? L’esprit est tout à fait incapable de vivre l'incommensurable. On peut prêter à ce mot une signification donnée, et dire: “ Je vais vivre cet état d'incommensurable.” On veut faire l'expérience de la conscience suprême, et tout ce qui s'ensuit, mais *qui* vit les expériences ? C'est le passé : voilà pourquoi celui qui vit l'expérience ne peut la reconnaître qu'en termes de passé. Il faut qu'il la connaisse déjà pour l'identifier. Donc, la méditation authentique exclu l'expérience [...]

L'esprit et le cerveau deviennent ainsi parfaitement silencieux, et sont ainsi dotés de cet ordre absolue. Là où règne l'ordre s'ouvre un immense espace.

Mais personne ne peux vous dire ce que contient cet espace, car cela défie toute description. Et quiconque décrit cela, ou tente de l'atteindre en répétant des mots, entre autres pratique stupides, ne fait que profaner quelque chose de saint, de sacré.

La méditation, c'est tout cela. Elle s'inscrit dans votre existence quotidienne; loin d'être une pratique occasionnelle, elle est perpétuellement présente, et l'ordre accompagne chacun de ses gestes. Et il y a en cela une grande beauté. Cette beauté n'est pas celle des collines et des arbres, celle des tableaux dans les musées, ni celle de la musique - car ce dont nous parlons *est* la beauté même, et donc aussi l'amour.

UNE VIE SACRÉE [...]

Il vous suffit de voir la fausseté de tout ce mouvement de la pensée, de tout ce processus d'analyse, d'acceptation du temps, etc. pour que se déclenche une action instantanée de la pensée qui déclenche à son tour l'effacement du “moi”.

Une vie authentiquement religieuse est donc une vie de méditation, d’où est exclue toute activité de la part de l'ego. Et il est possible de mener quotidiennement ce genre d'existence, dans ce monde qui est le nôtre. Ce qui signifie que l'on peut vivre, en tant qu'être humain une vie où il est une vigilance, une attention de tous les instants, où l'esprit reste aux aguets à observer l’ego en mouvement. Cette observation se nourrit de silence et non d'*a priori*. L'esprit ayant observé les agissements de l’ego et en voyant la fausseté, est ainsi devenu extraordinairement sensitif, et silencieux. Et c'est sur la base de ce silence qu'il agit. *Dans la vie quotidienne.* [...]

La religion, c'est la cessation du “moi”, et l'action née de ce silence. Cette vie là est une vie sacrée, pleine de sens. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Est-il préférable de se connaître ?

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Exister est-ce profiter du moment présent ?

Exister est-ce agir ?

A-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Une connaissance scientifique du vivant est-elle possible ?

L'expérience peut-elle démontrer quelque chose ?

La philosophie peut-elle parler de religion ?

Qu'aime t-on dans l'amour ?

Y a-t-il des choses que le langage ne peut pas dire ?

La beauté est-elle promesse de bonheur ?

Quand une chose devient utile, cesse t-elle d'être belle ?

L'homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

LE REGARD DU SILENCE [...]

Existe-t-il quelque chose de sacré dans l'existence ? Parmi les hommes certains, sont dans le clan de ceux qui disent : “Il n'existe rien absolument rien qui soit sacré. Vous êtes le reflet de votre environnement, et cet environnement, vous pouvez le changer, ne parlez donc jamais de quoi que ce soit de sacré. Un bel avenir mécanique et heureux vous attend”. Mais si l'on se sent vraiment concerné par la question - et il faut faire preuve du plus grand sérieux - alors on ne doit appartenir ni au clan matérialiste ni au clan religieux - lui aussi fondé sur la pensée. Il vous faut une réponse. N'affirmez rien de manière péremptoire. Et commencer donc à vous interroger.

Qu'est-ce que cela signifie que de s'interroger sur soi-même afin de savoir s'il y a dans sa vie quelque chose qui soit profondément saint et sacré - Non pas dans *sa* vie, mais plutôt dans *la* vie - dans l'acte de vivre ? Y a-t-il là quelque chose de merveilleusement, de suprêmement sacré ? Ou bien y a-t-il rien du tout ? [...]

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

L'homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

En quoi le sentiment esthétique est-il différent du sentiment religieux ?

Qu'est-ce qu'il y a du sens ?

La question de savoir s'il existe une observation sans distorsion, sans intervention du langage ou de la mémoire sous forme de “moi”, soulève énormément d'interrogations. Car cela suppose que toute interférence de la pensée dans l'observation soit impérativement exclue. Il faut donc observer sans qu'interfère la moindre images dans notre relation à l'autre, il faut observer l'autre en faisant abstraction de toutes les images que nous nous sommes forgées à son propos. J'ignore si vous avez déjà essayé. L'image c'est “vous”, ce “vous” qui a accumulé diverses impressions, diverses réactions au sujet de l'autre; voilà de quoi est faite l'image que vous avez de lui, et qui vous sépare de lui. Cette division est source de conflit. Mais lorsque toute image est absente, vous pouvez observer l'autre avec une qualité d'attention totale, imprégnée d'amour, de compassion et donc exempte de tout conflit. Voilà en quoi consiste l'observation sans l'observateur. C'est de la même façon qu'il faut observer une fleur, par exemple, et tout ce qui nous entoure, sans nous en dissocier, car cette division sous-entend le conflit, et tant que la pensée aura cette importance, cette division persistera. Or pour la plupart d'entre nous, la pensée, son mouvement, son processus, son activité ont beaucoup d'importance. [...]

Le langage entrave t-il la pensée ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

Peut-on percevoir sans juger ?

Qu'aime ton dans l'amour ?

Dans tout amour n'aime-t-on que soi-même ?

Allez-vous vraiment *devenir* meilleur - le “moi” gagnant en noblesse, en qualité et n'ayant plus de conflits ? Le “moi” c'est l'entité qui sépare le “moi” du “non-moi”, le “nous” du “eux”, le “moi” américain du “moi” indien ou russe et ainsi de suite. Le “moi” peut-il donc devenir meilleur ? Ou ne faut-il pas plutôt que ce “moi” cesse définitivement d'exister, qu'il cesse à jamais de penser en termes de progrès ou de devenir ? Admettre le mieux et le plus revient à nier le bon et le bien.

Peut-on voir le bien sans le faire ?

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?

Est-on soi-même ou le devient-on ?

Changer est-ce devenir quelqu'un d'autre ?

Krishnamurti, *Cette lumière en nous*, 1999

Rachel Bespaloff, *De l'Iliade*, 1943

I. HECTOR

Hector à tout souffert, et tout perdu sauf lui-même. Dans la troupe assez médiocre des fils de Priam, lui seul et prince, fait pour régner. Ni surhomme, ni demi-dieu, ni semblable au dieu, mais homme, et prince parmi les hommes. à l'aise en cette noblesse sang après qui ne souffre ni orgueil dans le respect de soi, ni humidité dans le respect des dieux.il a beaucoup à perdre étant comblé et toujours au-dessus de ceux qui le comble par son ardeur à défier le destin. Protégeé d'Apollon, protecteur d'Ilion, défenseur d'une cité, d'une femme, d'un enfant, Hector est le gardien des bonheur périssables. La passion de la gloire l'exalte sans l'aveugler, le soutient où l'espoir l'abandonne. “Sans doute je le sais en mon âme et mon cœur, un jour viendra où elle périra, la sainte Ilion…” Mais il a appris “à être brave en tout temps” : “combattre au premier rang des Troyens”, tel est son privilège de prince. Si tendrement qu'elle l'implore, Andromaque ne peut faire qu'il y renonce. Et certes, il n'est rien moins qu'insensible à sa plainte. C'est pour Andromaque, plus encore que pour son peuple, son père, ses frères, que le souci de l'avenir le tenaille. la seule image du sort brutale qui la guette lui fait souhaiter la mort : “Ah que je meurs donc, que la terre sur moi répondu me recouvre tout entier, avant d'entendre tes cris, de te voir traînée en servage”. Au seuil de la guerre, Hector étreint d'un dernier regard les vrais biens de la vie, soudain exposés dans leur nudité de cibles. La détresse de l'adieu n'amollira pas la décision déjà prise. “Au combat veillerons les hommes”, Hector le premier parmi ceux qui sont nés à Ilion.

Rien ne coûte à Achille, mais tu coûte à Hector. Et pourtant ce n'est pas Hector, c'est Achille toujours plein de rancune malgré ses triomphes, qui ne cesse de se “gaver de plaintes”. L'homme du ressentiment, dans l'Iliade, ce n'est pas le faible, mais au contraire le héros qui a su tout ployer à sa force. [...]

Devant les remparts où il s'apprête à rencontrer Achille, ébranlé par des pressentiments de défaites par les supplications de Priam et d'Hécube, Hector a une hésitation suprême. [...]

Pour la première fois peut-être, Hector se sent livrés à sa seule faiblesse. Mais dès qu'il aperçoit le bondissant adversaire, il n'est plus maître de sa terreur, lui l'intrépide, qui si souvent à ramener la victoire dans son camp, s'est mesurer avec Ajax et les plus braves des Achéens; il part et prend la fuite. Homère l'a voulu homme tout entier et ne lui a épargné ni le tremblement de la frayeur, ni l'humiliation de la lâcheté. “Devant c'est un brave qui fuit mais plus brave et encore celui qui le poursuit à toutes jambes.” [...]

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Parler d'actes inhumains a-t-il un sens ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Ce n'est donc pas la colère d'Achille mais le duel d'Achille et d'Hector, la confrontation tragique du héros de la vengeance et du héros de la résistance qui, en vérité, constitue le motif central de l'*Iliade* et en commande à la fois l'unité et la progression. Malgré les dieux et la nécessité, il reste assez de liberté naissante pour que le spectacle ne paraisse pas réglé d'avance, ni à nos yeux, ni à ceux de Zeus le contemplateur divin. Selon le rythme des combats, la foule des envahisseurs et la vaillance des assiégés s'équilibre de façon à recréer sans cesse en chacun des adversaires, l'incertitude de l'avenir. [...]

Avons-nous le choix d'être libre ?

Où, dans l'*Iliade*, sont les bons ? Où les méchants ? On n’y voit que des hommes en peine - des guerriers en lutte qui triomphent ou succombent. Les revendications de la justice ne font qu'un murmure de larmes et de plainte au genou de marbre de la nécessité. La passion de la justice ne s'exprime que par ce deuil de la justice, et par la veut du silence. Condamner ou absoudre la force, ce serait condamner ou absoudre la vie même. Et la vie dans l'*Iliade* (comme dans la Bible et dans *Guerre et Paix*) est essentiellement ce qui ne se laisse pas estimer, mesurer, condamner ou justifier par le vivant. Elle ne se juge elle-même que dans la conscience qu'elle prend de son indicibilité. Cette acceptation sans raidissement intérieur, consubstantiel à l'existence, reste très éloignée des parades stoïciennes.

Fille de l'amertume, la philosophie de l'*Iliade* bannit le ressentiment. Elle est d'avant le divorce de la nature et de l'existence. Ici, le Tout n'est pas un assemblage de morceaux brisés puis recoller tant bien que mal par la raison, mais le principe actif de la pénétration réciproque de tous les éléments qui la composent. Le déroulement de l'inévitable a pour théâtre, simultanément, le cœur de l'homme et le Cosmos. À l'Éternel cécité de l'histoire s'oppose la lucidité créatrice du poète désignant aux générations futures des héros plus divin que les dieux, plus homme que les humains.

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Comment définir le bien ?

Peut-on percevoir sans juger ?

Ressentir l'injustice m’apprend-il ce qui est juste ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

La violence est-elle toujours sans raison ?

Une société sans conflit est-elle possible ?

Y a-t-il des choses que le langage ne peut pas dire ?

Exister est-ce agir ?

Exister est-ce profiter du moment présent ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Le bonheur est-il le but de la philosophie ?

Qu'aime ton dans l'amour ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

La philosophie peut-elle parler de religion ?

L'homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

L'art transforme-t-il notre conscience du réel ?

L'art peut-il manifester la vérité ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

II. THÉTIS ET ACHILLE [...]

Ce fils ce qu'elle “a nourri comme un jeune plan au flanc du vignoble”, Téthys n'a pas su le rendre invulnérable. C'est par là qu'il nous touche. Un destin plus cruel, peut-être, que celui d'Hector le cloue à son malheur : voué à l'injustice, Achille ne peut choisir que de l'imposer ou de la subir.

En dernier lieu, ce n'est pas dans leurs actes mais dans leur façon d'aimer, dans le choix de l'amour qu'Homère dévoile la nature profonde des êtres. Hector oublie tout dans ce qu'il aime. Achille n'adore en Patrocle que son propre reflet épuré *1*, en Thétis - sa semblable - l'origine sacré de sa race. Au plus épais de la guerre et de la haine, forte et pure, fleurit sous la menace cette parfaite intimité de deux être : l'amour d'Andromaque et d'Hector l'amitié de Thétis et d'Achille. Le meurtrier du jeune Lycaon peut se dépouiller de tout pitié, de toute humanité, il n'en reste pas moins le fils de Thétis. C'est à elle qui doit se je ne sais quoi d'ailé dans la force, d'inattendu dans la générosité. Il n'y a point de bassesse dans Achille : cette force pure est assez forte pour mépriser le mensonge et dédaigner la ruse : elle tue, elle n'avilit pas, ni ne s’avilit elle-même dans la satisfaction. La double nature d'Achille, humaine et divine, ne produit en lui que heurts et discordances. Dieu - il envie aux dieux la toute-puissance et l'immortalité, homme - il envie aux fauves leur férocité et voudrait dépecer le corps de sa victime pour le dévorer tout cru. L'ivresse de la dépense de soi dans les crises d'agressivité orgiaque ne comporte ni capacité de sacrifice, ni sens de la responsabilité. Entouré de ses Myrmidons, chef de bande plutôt que roi, Achille se soucie médiocrement de son royaume. Il sait que le destin peut “l'emporter vers la mort” par deux voies différentes. Il a choisi le chemin abrupt qui s'arrête au bord du gouffre. Il accepte de ne revoir jamais sa patrie, son père, son fils Néoptolème, pourvu qu'il ait le plaisir de ficher une bonne raclée aux Troyens, de venger Patrocle, de faire trembler à la fois amis et ennemis. Aussi bien n'est-ce pas l'héroïsme d'Achille qui nous tient en haleine mais son mécontentement, sa merveilleuse ingratitude. Achille c'est le jeu de la guerre, la joie de saccager les cités trop riches, la volupté de la colère “plus douce que le miel sur la langue quand elle monte dans une poitrine humaine”, l'éclat des triomphes inutiles, des folles entreprises. Sans Achille, l'humanité aurait la paix. Sans Achille, l'humanité se racornirait, s'endormirait glacée d'ennui, avant le refroidissement de la planète.

*1* Patrocle est le seul personnage de l*'Iliade* qui n'ait qu'une personnalité effacée.

Dans tout amour n'aime t-on que soi-même ?

Ressentir l'injustice m’apprend-il ce qui est juste ?

Vaut-il mieux subir l'injustice ou la commettre ?

Exister est-ce agir ?

Exister est-ce profiter du moment présent ?

Que pouvons-nous savoir d'autrui ?

La violence est-elle toujours sans raison ?

Une société sans conflit est-elle possible ?

III. HÉLÈNE

À celle qui dans son poème, incarne la fatalité érotique, Homère a donné la figure la plus sévère, la plus austère. Toujours enveloppée de ses longs voiles blancs, Hélène traverse l'*Iliade* en pénitente, avec la majesté que lui prête la perfection de son malheur, de sa beauté. Cette royale recluse est la moins libre des créatures, moins libre même que l'esclave qui en son cœur attend la fin de l'oppression. Hélène peut-elle espérer la mort des immortels ? Ce ne sont pas les hommes, mais les dieux qui prétendent l’asservir. Son sort ne dépend pas de l'issue de la guerre : que Pâris ou Ménélas l'emporte, rien ne sera changé pour elle. Sa passivité apparaît comme l'envers des passions dont sa beauté l'a faite prisonnière. Quand Aphrodite ordonne, Hélène doit s'incliner, quelle que soit la répugnance qu'elle éprouve. Le plaisir que la déesse lui arrache ne lui ajoute qu'une humiliation plus cruelle. Sa seule ressource et de tourner contre soi une colère impuissante à la venger des dieux. Elle ne vit, semble-t-il, que dans l'horreur d'elle-même. “Que ne suis-je morte avant”, telle est la plainte qui remonte le plus souvent à ses lèvres. [...]

Plus tard, les philosophes héritier d'Ulysse, introduiront dans l'enceinte de la tragédie le cheval de Troie de la dialectique et rendront à l'individu la responsabilité de sa faute. Chez Homère, le châtiment et l'expiation, loin de la fixer, dissolvent cette responsabilité dans la misère humaine et la culpabilité diffuse du devenir. Le manquement, dans l'univers du manque, n'a pas la signification du péché : le remord et la grâce non pas encore paru. Il n'en reste pas moins que cette notion grec de culpabilité diffuse représente chez Homère et les tragédies l'équivalent exacte de la notion chrétienne du péché originel. Nourrit de la même réalité, chargée du même poids d'expérience, elle contient la même estimation de l'existence. Il s'agit bien d'une chute, mais d'une chute sans date, que ne précède aucun état d'innocence et ne suis aucune rédemption - chute perpétuelle d'un devenir créateur dans la mort et l'absurde. Nietzsche en proclamant l'innocence du devenir, s'éloigne de l'antique autant que du christianisme *2*. Où Nietzsche veut justifier, Homère contemple, et ne laisse retentir que la plainte du héros. Si les dieux malfaisant portent seuls la responsabilité dernière de la faute, cela ne signifie nullement que celle-ci n'existe pas. Au contraire, il n'est pas de page de l'*Iliade* qui n'en souligne le caractère irréductible. [...]

Ici exceptionnellement, le poète lui-même par la bouche de Priam, élève la voix pour justifier, disculper, la beauté, la proclamer innocente du malheur des hommes : [s'adressant à Hélène] “tu n'es, pour moi, cause de rien : les dieux seuls sont cause de tout, ce sont eux qui ont déchaîné cette guerre source de pleurs avec les Achéens”. Les vrais, les seuls coupables sont les dieux, exemptes de tout souci, tandis que les hommes se consument de chagrin. La malédiction qui changent la beauté en fatalité destructive n'a pas sa source dans le cœur humain. La culpabilité diffuse du devenir se ramasse en un pêcher unique, le seul qu'Homère condamne et stigmatise explicitement : l'insouciance heureuse des Immortels. [...]

*2* Si paradoxal que puisse paraître telle filiation, c'est à Rousseau et à certains romantiques que se rattache la mystique nietzschéenne de l'innocence du devenir.

Avons-nous le choix d'être libre ?

Qu'est-ce qu'il y a du sens ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

La beauté est-elle promesse de bonheur ?

Quelle est la relation entre la beauté et la bonté ?

V. DE TROIE À MOSCOU [...]

La guerre, dans l'épopée, apparaît d'abord comme le prolongement poussé au paroxysme des rythmes de colère qui saccagent la nature, des grands bouleversements cosmiques. Les images de l'*Iliade* ressuscitent la fraternité sauvage de l'homme et des éléments. L'homme croule comme croule un chêne, ou un peuplier, ou un pin élancé que des charpentiers, de leur cognée frais affûtées abattent dans la montagne pour le transformer en clef de la nef. Il est là, tout pareil, étendu sur le sol devant ses chevaux et son char, geignant et agrippant la poussière sanglante. [...]

La guerre même est la voie de l'unité dans le gigantesque devenir qui crée, broie, recrée les mondes, les hommes et les dieux. À cette vie qu'elle consume, elle rend une importance suprême. Parce qu'elle nous arrache tout, le Tout, dont la présence soudain, nous est imposée par la vulnérabilité tragique des existences particulières qui le constituent, devient inestimable. [...]

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

La violence est-elle toujours sans raison ?

VI. LE REPAS DE PRIAM ET D'ACHILLE [...]

Durant cette étrange pause que le destin lui ménage, à la limite de la souffrance, Priam se complaît à la beauté d'Achille - la beauté de la force. Trêve sacrée où l'âme, délivrée de l'événement, substitue l'ordre de la contemplation à l'ordre de la passion. L'atroce réalité, que figeait la douleur, redevient fluide et fuyantes dans l'image qui l'exorcise. La haine se déconcerte et fléchit, les adversaires peuvent se regarder et cesser d'être l'un pour l'autre une cible, une chose bonne à détruire. À la faveur de ce détachement, tout ce que la fureur avait piétiné - la vie privée, l'amour des dieux et de la beauté terrestre, la volonté frêle et opiniâtre de ce qui défit la mort pour porter sa fleur et son fruit - renaît et respire. “Laissons dormir nos douleurs dans nos âmes, quel que soit notre chagrin”, conseil Achille. C'est l'instant où, du fond de son être, sourd la compassion et le submerge, bien qu'il ne se mêle aucun remords. Il relève le vieillard accablé, le réconforte, loue son courage, mais ne se repend pas le moins du monde du mal qui lui a fait et continuera de lui faire. Que Priam se résigne à endurer son sort, Achille lui-même n'est qu'un “fils malheureux voué à mourir avant l'heure” en exil. Tous les hommes vivent dans le chagrin : l'égalité véritable n'a point d'autre fondement. Homère a voulu que ce fut précisément le vainqueur qui le rappela au vaincu. Pour ménager l'honneur du suppliant, mais aussi pour se décharger d'une responsabilité gênante, Achille s'efface derrière la fatalité. Priam reçoit en silence la leçon du meurtrier de ses fils. Il ne proteste point contre ce scandale, il ne s'indigne pas de cette “sagesse” comme le fait Job. [...]

“Priam admire Achille et le trouve beau”. De son côté, Achille admire Priam, contemple son noble aspect.

Ici encore, la beauté fait luire sur la souffrance la possibilité du salut. De nouveau, ses rayons percent la nue et creusent dans la tourmente le chemin de la paix. Ces pauses du devenir où la beauté offre sa transparence à l'éternel, ne sont pas de “beaux instants” désamarrés, sans lien avec la réalité qui les ignore. On ne peut les séparer de la durée qui scandent le rythme endiablé de l'action. Le Rempart de Troie, quand Hélène y paraît’ la tente d'Achille quand Priam y pénètre, sont des lieux de vérité ou devient possible, non pas le pardon de l'offense que l'antique ne connaît pas, mais l’*oublie de l'offense* dans la contemplation de l'éternel. Ainsi se trouve déjà exprimé chez Homère, avec une plénitude que les philosophes n'auront pas égalée, cette intuition de l'identité du beau et du vrai qui féconde la pensée grecque. [...]

La beauté est-elle promesse de bonheur ?

Peut-on percevoir sans juger ?

Qu'aime t-on dans l'amour ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Avons-nous besoin du passé pour construire notre avenir ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Faut-il libérer où se libérer de nos désirs ?

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Autrui m'apprend t-il quelque chose sur moi-même ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

Quelle est la relation entre la beauté et la bonté ?

Le temps est-il la limite de l'homme ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

Tandis que la foi en la résurrection affirme le principe de la communion, associant à Dieu tous les membres du peuple élu, puis toutes les nations, et finalement le genre humain pour l'édification du salut, la croyance en l'immortalité consacre le principe de l'unicité, exalte l'incomparable événement - qu'il se nomme Hector, Achille ou Hélène - qui émerge du devenir un instant et à jamais. Immortaliser eet le fait de l'homme, et la plus haute raison de son activité. Ressusciter, au sens transitif de ce verbe, est le fait du Dieu créateur, du Dieu d'Ézéchiel qui tire son peuple du sépulcre et souffle sur les ossements mort pour qu'ils reviennent. [...]

L'homme doit-il se résigner à mourir ?

Le temps est-il la limite de l'homme ?

Rachel Bespaloff, *De l'Iliade*, 1943

Paul Watzlawick, *Comment réussir à échouer*, 1988

Deux fois plus ce n'est pas nécessairement Deux fois mieux [...]

Quoi de plus logique, en apparence, que de penser qu'une solution, une fois qu'on l'a trouvée et constamment appliqué avec succès, doit pouvoir régler des problèmes de plus en plus vastes ? Mais cent fois plus n'est cent fois plus la même chose, que dans l'abstraction des mathématiques. Le truc qu'Hécate applique à ces situations et qui mène aux échecs les plus inattendus et “illogiques” consiste à faire rapidement passer les choses, au moment le plus crucial, de la quantité à la qualité. Et c'est ce saut qui surprend totalement la raison et le bon sens.

À manger du gâteau tous les jours, on finit par s’en dégoûter ; cela semble évident. Que, dans la construction des ponts, il y ait une limite à la portée de l'arche, cela ne surprend même pas le profane. À un certain point, trop c'est trop. [...]

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Ce qui est vrai en théorie peut-il être faux en pratique ?

Le mal du bien [...]

Berdiaev, un disciple de Dostoïevski, dis quelque chose de semblable sur l'idéal de la Liberté : “... On ne peut identifier la liberté au bien, à la vérité, ou à la perfection : elle est par nature autonome, c'est la liberté et pas le bien. [...] Toute identification ou confusion de la liberté avec le bien et la perfection entraîne la négation de la Liberté et un renforcement des méthodes de coercition ; le bien obligatoire cesse d'être le bien par le fait même qu'il est obligatoire”.

Dans un discours adressé à Napoléon 1er le sénat dit : ”Excellence, la recherche de la perfection est une des pires maladies qui puisse atteindre l'esprit humain.” Et, pour C.G. Jung, tout extrême psychologique renferme “secrètement son contraire, où se trouve d'une certaine manière en relation intime et essentiellement avec celui-ci”. Enfin, 2300 ans avant lui, Lao Tseu, avec son style d'une inimitable limpidité, décrivit l'émergence du mal de l'existence même du bien, et *vice-versa* :

“Quand le grand Tao fut délaissé, il y eut l'humanité, la justice. Puis la sagesse, la prudence parurent, et l'hypocrisie fut générale.

Dans la famille les membres se méconnurent; il y eût l'affection des parents, la piété filiale.

Les États souffrir de la corruption, du désordre, il y eut des fonctionnaires fidèles.”

Ce ne sont pas des explications, mais des descriptions d'un aspect de notre monde : celui qui pose le bien absolue pose aussi par la même le mal absolu. La poursuite du plus haut idéal, quel que soit le nom qu'on lui donne - sécurité, patriotisme, paix, liberté, bonheur, etc. - est une ultrasolution, une force qui - pour parodier Goethe - cherche toujours le bien et crée toujours le mal. [...]

Parler d'acte inhumain a-t-il un sens ?

Comment définir le bien ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Le doute une force ou une faiblesse ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Le (prétendu) tiers-exclu [...]

“Avez-vous cessé de battre votre femme? Répondez par oui ou par non” [...]

Cette “chose radicalement différente et extérieure” cause même des dégâts dans la logique formelle : dans ce domaine on l'appelle le “tiers-exclu”.[...] La logique classique postule que chaque affirmation doit être vrai ou fausse, et qu'il n'existe pas de troisième possibilité. [...] Mais vint ensuite l'enfant terrible, le menteur qui dit : “Je mens.” S'il mentait vraiment, il disait la vérité ; mais alors, son affirmation “je mens” était un mensonge. Et, maintenant, en cette seconde moitié du 20e siècle, plus de deux mille ans après l'apparition de ce menteur, que faisons-nous de la phrase : “Le roi de France est chauve”? Vrai ou faux ? [...]

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

À quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Y a-t-il de la vérité dans le mensonge ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

Qu'appelle-t-on manqué d'imagination ?

Une “réaction en chaîne” de gentillesse ? [...]

Un joueur à sommes nulles adopte, totalement et invariablement, la thèse manichéenne selon laquelle dans *toute* situation de la vie, il n'existe jamais *que* deux solutions: perdre ou gagner. Et, là encore, il n'existe pas de troisième possibilité. [...]

Il y a environ un an et demi, par un sombre matin d'hiver, voici qu'il gare sa voiture dans une rue latérale . À peine a-t-il parcouru une quinzaine de mètres à pied qu'il entend des pas rapides derrière lui et une voix inconnue lui dire : ”Vous avez laissé les phares de votre voiture allumés.” Sans attendre, l'étranger se retourne et s'éloigne rapidement.

La première réaction de Cacciavillani - comment eût-il pu en être autrement ? - est de se demander : “Que me veut-il ? Quelle est son intention?” mais l'inconnu ne semble pas s'intéresser davantage à lui; il a déjà disparu dans la foule des gens pressés qui se rendent à leur travail. Cacciavillani se tient là, essayant de comprendre ce qui vient de lui arriver. Ou peut-être serait-il plus juste de présumer qu'il se sentait à ce moment-là comme un scientifique qui vient de voir, dans son télescope, son microscope ou son tube à essai, quelque chose qui contredit totalement une théorie établie.

“Pourquoi cet homme, un parfait étranger, court-il derrière moi pour me dire que j'ai oublié d'éteindre mes phares ?”Il se souvient alors d'avoir déjà *lui-même* remarqué des voitures dont les phares était resté allumé et d'avoir pensé - avec une pointe de joie malicieuse dans son existence autrement si triste - au propriétaire qui se retrouve tard dans la nuit avec une voiture sans batterie.

Ce que Cacciavillani ne sais pas encore c'est que la politesse de l'inconnu lui a imposé les règles d'un tout autre jeu. Toutefois, en marchant vers sa voiture absorbé dans ses pensées, il a un vague sentiment d'obligation qui lui est totalement nouveau - l'obligation envers tout être humain se trouvant dans pareille situation. Puis le temps passe et cet incident reste sans suite. Mais des mois plus tard, un événement décisif ce produit : il trouve un portefeuille contenant une somme d'argent rondelette, probablement le salaire hebdomadaire de son propriétaire. Tout content de cette aubaine, il commence par se frotter les mains. Mais alors juste à ce moment-là, il se souvient de l'étranger qui avait couru derrière lui, et sa joie en et quelques peu gâtée. Il regarde l'argent, la carte d'identité et les quelques vieilles photos que contient le portefeuille ; puis il met le tout dans sa poche, monte dans sa voiture et roule jusqu'à l'autre bout de la ville. Le propriétaire du portefeuille, qui habite une maison misérable, ne peut d'abord croire qu'on le lui ait rapporté. Cacciavillani lui explique brièvement où il l'a trouvé et, à sa très grande surprise, il a même plaisir à refuser la récompense qu'on lui offre, sans trop d'enthousiasme, d'ailleurs.

Par hasard, le propriétaire du portefeuille se trouvaient être lui-même un joueur à somme nulle invétéré. “Fantastique, se dit-il, je n'aurais jamais pensé qu'on puisse me rapporter mon portefeuille. Mais je ne serai jamais assez stupide, je dois l'admettre, pour rendre à mon tour ce que j'aurai trouvé…” Il se trompait, car il ignorait alors que Cacciavillani lui avait à son tour imposer les règles de cet étrange jeu ; et quand, par la suite, une situation comparable se présenta dans sa propre vie, lui aussi se montra “assez stupide”.

La morale de l'histoire est que cet inconnu avait déclenché une réaction en chaîne qui ne prit pas fin avec Cacciavillani où le propriétaire du portefeuille, mais continua de s'étendre en dépit de nombreuses rechute chez tous les intéressés. Et Cacciavillani commence à même à aimer cette manière de gagner, et cette sorte de “pouvoir” qu'il exerçait ainsi sur les autres. [...]

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

Peut-on voir le meilleur sans le faire ?

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

La morale est-elle nécessaire à la vie en société ?

N'est-on responsable que de ses actes ?

Le sentiment moral peut-il être éduqué ?

La détermination du bien n’est-elle qu’une affaire d’opinion ?

Les jeux à somme nulle [...]

À cet égard, je pense immédiatement à l'écrivain et historien Jean-François Revel, même s'il ne s'exprime pas dans les termes de la théorie des jeux. Dans la conférence qu'il a donnée à l'ONU le 25 octobre 1984, et surtout dans son livre *Comment les démocraties finissent*, il affirme que la différence fondamentale entre les gouvernement démocratique et les gouvernements totalitaires réside, d'une part, dans la volonté des premiers de négocier et, d'autre part, dans ce que je viens d'appeler la philosophie à sommes nulles des derniers. La politique extérieure de notre démocratie est déterminé par leur politique intérieure, dont le souci principal est la sécurité et la prospérité des citoyens. De ce fait, elles s'efforcent, dans leur politique extérieure, d'atteindre “Un état d'équilibre qui correspondent à leur équilibre intérieur”, pour reprendre la formule de Revel. D'autre part, le totalitarisme se fonde sur une idéologie, sur une définition absolue et donc obligatoire des réalités humaines, sociales et scientifiques de notre monde. Pour les gouvernements totalitaires donc - je citerai ici de nouveau Revel -, ”la seule existence de système différents est incompatible avec leur sécurité”. On peut ajouter que pour cette raison, la politique extérieure des états totalitaires n'a qu'un seul et unique objectif : la victoire mondiale, absolue et intransigeante ; car seul cet ultra solution peut mettre fin à leurs jeux à somme nulle et instaurer le Paradis sur terre. Évidemment, cette stratégie n'exclut pas les discours de paix tactique et verbeux qui convainquent généralement les citoyens occidentaux et leurs gouvernements que le camp adverse a désormais adopté le jeu à somme nulle. [...]

Les partisans des jeux à somme non nulle n'ont aucune ferveur messianique ; même s'ils sont motivés par les considérations les plus égoïstes, il croit cependant toujours que le principe du “vivre et laisser vivre” est la meilleure stratégie possible. Ainsi, quand elle traitent entre elle, les puissances occidentales - je cite une fois de plus Revel -, “s'efforce d'arriver à des compromis toujours nouveau, dont la valeur moyenne est pour elles le plus avantageux dénominateur commun. [...] Toute diplomatie démocratique suppose qu'elle a intérêt à faire des concessions parce que l'adversaire, dont on présume qu'il est raisonnable et modéré, sera par là motivé à prendre en compte ces concession et à y répondre par des concessions propres, contribuant ainsi à atteindre un compromis durable”. [...]

Peut-on avoir raison contre les faits ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

La politique échappe-t-elle à l'exigence de vérité ?

La démocratie est-elle la garantie de lois justes ?

“Je sais exactement ce que tu es en train de penser” [...]

On trouve une suggestion fascinante dans le livre *Fights, Games and Debates* du logicien canadien Anatole Rapoport. [...] Plutôt que de demander à chaque partie d'exposer ses propres définition en présence de l'adversaire (ce qui amène en un rien de temps les deux parties à s'étriper), Rapoport suggère d'inviter la partie A à exposé le plus complètement possible le point de vue de la partie B, jusqu'à ce que B soit satisfait de la définition de A. Puis c'est le tour de B d'exposer le point de vue de A sur le problème, jusqu'à ce que A trouve que son point de vue a été correctement présenté. Rapoport supposait que cette technique désamorcerait probablement en partie le conflit avant même que le problème soit discuté. Les applications pratiques de cette stratégie, à la fois en thérapie et dans les organisations plus vastes que le couple ou la famille, prouve que la supposition de Rapoport était juste. [...]

Peut-on avoir raison contre les faits ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Que peut-on savoir des autres ?

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

Que gagne-t-on à échanger ?

Le langage ne sert-il qu'à communiquer ?

Désordre et ordre [...]

Quand un type de relation particulier s'établit entre deux atomes d'hydrogène et un atome d'oxygène, ils forment une substance, H2O, dont les propriétés ne sont pas réductibles à celle des atomes particuliers qui la composent. L'eau est quelque chose de *différent* et non pas seulement la somme des caractéristiques particulières de l'hydrogène et de l'oxygène ; et toute tentative pour saisir son essence en la réduisant à ses composants séparés aboutirait à un non-sens. Mais c'est précisément dans ce non-sens que nous sommes tous enclins à tomber. Prenons le simple cas d'une relation dyadique, cette fois non pas entre deux atomes, mais entre deux êtres humains. Nous avons vu comment, en cas de conflit, chaque partenaire a tendance à blâmer l'autre. lls sont tous les deux convaincus qu'ils font tout pour résoudre le conflit, et pourtant, il persiste, et s'aggrave même parfois. Cela *doit* être la faute de l'autre, car où la faute pourrait-elle bien-être ? Il ne peut y avoir de *troisième* source de conflit entre seulement *deux* personnes. Et pourtant il y en a une. Toute relation (que ce soit entre deux atomes, deux cellules, deux organes, deux personnes, deux nations, etc.) et plus que, et différent de, la somme de tous les ingrédients que les entités impliquées apportent dans la relation. Les biologistes appelle cela une *qualité émergente*, les psychologues parlent de *Gestalt*. Mais il est pratiquement impossible de la discerner quand on se trouve à l*'intérieur* de la relation. [...]

Mais c'est aussi là que tout cela devient inacceptable pour les perfectionnistes et les manichéens. Car il devient évident que ces nouvelles formes d'ordre ne peuvent émerger que là où existe un certain désordre. W Ross Ashby, un des fondateurs de la cybernétique, illustrait ce processus à l'aide de l'exemple suivant : un funambule peut garder son équilibre grâce aux mouvements qu'il ne cesse de faire au hasard avec son balancier. (Il en est de même pour les mouvements qu'un cycliste fait avec le guidon de sa bicyclette). Si on voulait “perfectionner” le style du funambule, on pourrait être tenté de saisir sa perche et de l'empêcher de bouger mais le résultat immédiat serait de faire perdre l'équilibre au funambule, et de le faire tomber. Évident non ? Oui, mais seulement dans le cas des funambules et des cyclistes. Pour tout autre cas, nous sommes généralement loin de comprendre que l'ordre sans un certain degré de désordre devient hostile à la vie, dans la mesure où il anéantit toute possibilité du développement de la néguentropie [nommée aussi entropie négative, facteur d'organisation croissante des systèmes physiques, humains et sociaux qui s'oppose à la tendance naturelle à la désorganisation d'un système]. L'ordre absolu est une ultrasolution : c'est ce que plus d'un innovateur dans le domaine social et plus d'un consultant dans celui du *management* découvrit à ses dépens en essayant de parvenir à l'ordre parfait. Il va sans dire que le désordre en lui-même et par lui-même et aussi destructif quand seul l'entropie le caractérise. Il faut une interaction des deux : le changement est synonyme de l'émergence d'une nouvelle qualité ; cette qualité émergente présuppose, et à son tour crée, un certain degré de désordre. Voilà une pilule difficile à avaler pour beaucoup, car il est bien plus facile de dénigrer les méfaits du désordre que ceux de l'ordre.

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Que gagne-t-on à échanger ?

La solitude est-elle toujours sans valeur ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Humanité, divinité, bestialité

Il faut peut-être faire remonter à Platon la plus classique des ultra solution pour résoudre les problèmes qui se présentent sur la voie du bien absolu. Pour lui, le philosophe n'est plus le chercheur (socratique) en quête de la vérité, il la *possède*. En d'autres termes, il contemple l'ordre divin du monde qui reste incompréhensible au faible intellect des masses. De ce fait, qui est mieux à même de guider la destinée des hommes et de faire régner l'ordre dans la cité ? Karl Popper a montré de façon convaincante que Platon ne doutait pas qu'il fût en possession de la vérité absolue. Les conséquences d'une telle conviction relève d'une inéluctable pseudo-logique que Platon expose dans *La République,* et ailleurs, en détail et sans scrupules. Par exemple, la sagesse du plus sage en elle-même et par elle-même ne suffit pas, elle doit être communiqué aux ignorant - si nécessaire contre leur volonté, ce qui autorise, non, contraint le philosophe-roi à recourir parfois à des contrevérités pour servir la vérité. Toute interprétation individuelle de la vérité doit être supprimée, et à cette fin Platon prône l'établissement d'institutions comparable à celle de l'Inquisition ou aux camps de concentration. Il faut former une race d'hommes qui suivent sans condition le chef le philosophe-roi. Pour une large part, le plus sage est sage parce qu'il a conscience du fait que le bonheur de l'humanité exige et en fait justifie d'avoir recours à certaines solution finales. Le poète autrichien Franz Grillparzer a déjà décrit les trois étapes principales d'une telle escalade par la formule extraordinairement laconique : humanité, divinité, bestialité. [...]

La politique échappe-t-elle à l'exigence de vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Le philosophe doit-il gouverner ?

La philosophie peut-elle parler de religion ?

Y a-t-il de la vérité dans le mensonge ?

La violence est-elle toujours sans raison ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Qui peut me dire tu dois ?

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Parler d'actes inhumain a-t-il un sens ?

L'écrivain satirique anglais Samuel Butler est supposé avoir dit: “Celui qui veut faire le bien doit procéder à tout petits pas ; le bien général et l'argument des patriotes, des politiciens et des filous.” [...]

Le grand réside en sommeil dans le petit; seul le petit mène à des développements importants. Nous devrions donc respecté et protéger ce qui est petit.

La politique échappe-t-elle à l'exigence de vérité ?

Exister est-ce agir ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Est-ce que c'est *ça* ?

Il faut s'approcher des mirages pour qu'il se révèlent tels. Il faut aussi prendre les mauvais chemin pour découvrir qu'il ne mène nulle part. Ce truisme est en accord avec la théorie *constructiviste -* l'étude des processus au moyen desquels nous créons nos propres réalités - qui postule que ce que nous pouvons jamais espérer connaître de la réalité “réelle” (si elle existe vraiment), c'est ce qu'elle *n'est pas*. L'un des principaux représentants du constructivisme radical, le psychologue Ernst Glassersfeld, l'exprime ainsi :

”... la connaissance devient alors quelque chose que l'organisme construit dans le but de créer un ordre dans le flux de l'expérience - en tant que tel informe - en établissant des expériences renouvelables, ainsi que des relations relativement fiables entre elles. les possibilités de construire un tel ordre sont déterminées; et sans cesse limitées par les précédentes étapes de la construction. Cela signifie que le monde “réel” se manifeste lui-même uniquement là où nos constructions échouent. Mais, dans la mesure où nous ne pouvons décrire et expliquer ses échecs que par les concepts même dont nous nous sommes servi pour construire des structures défaillantes, ce processus ne fournit jamais l'image d'un monde que nous pourrions tenir pour responsable de leur échec”. [...]

Que savons-nous du réel ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

Les apparences sont-elles trompeuses ?

Interprète-t-on à défaut de connaître ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

A-t-on besoin du passé pour construire son avenir ?

Notre liberté de penser a-t-elle des limites ?

“Est-ce que c'est *ça* ?” Comment chercher autrement quelque chose dans ton a soif, “ comme le cerf cherche en haletant le ruisseau”, sans même connaître son nom ? Il n'avait malheureusement pas lu le *tao-tô-King*, car il y aurait trouvé une réponse partielle au problème de nommer :

“Le Tao qu’on tente de saisir n'est pas le Tao lui-même;

Le nom qu'on veut lui donner n'est pas son nom adéquat.” [...]

Ainsi, chaque fois qu'il “posait ses mains” sur quelque chose et demandait : “Est-ce que c'est *ça* ?”, il obtenait toujours la même réponse : “*Ce* n'est pas ça.”

Toujours et encore, il se retrouvait les mains vides, mais, invariablement, il tirait de ses déceptions ce qui semblait être la seule conclusion possible : que *cela* n'était pas *ça,* qu'il n'avait pas encore nommé *ça* adéquatement, ni chercher là où il le fallait. Parfois, il donnait à cette plénitude inconnu le nom d'un but précis, qu'il ne pouvait atteindre qu'après des années, qui lui inspirait des exploits exceptionnels, lui valait l'admiration de chacun, mais alors qu'il l’atteignait, une fois de plus ce but ne tenait pas ce qu'il avait semblé promettre. Shakespeare exprime très bien cette déception dans son cent vingt-neuvième sonnet :

Fou en poursuite et fou en possession ;

ayant eu, ayant, voulant ravoir - extrême

bonheur certifié mais vrai malheur vécu ;

en avant joie promise, et en arrière un rêve.

Il est dans la nature de tels mirages de disparaître quand nous les approchons, et de retrouver immédiatement leur irrésistible attrait dès que nous nous en détournons et les perdons. Combien souvent notre homme associa ses désir à quelques lieux lointains, convaincu (bien qu'il fût incapable de s'expliquer à lui-même comment il était arrivé à cette conviction) que les atteindre lui donnerait une toute autre idée de lui-même, un sentiment d'harmonie avec le monde ! Mais quand il y arrivait, ces expériences étaient à chaque fois différées. Seul le découragement et le vide l'attendaient et l'accompagnaient dans ces villes et ces vallées - lui, le même qu'il s'était toujours senti être, en rien plus riche, en rien changé. Mais à chaque fois, presque immédiatement après qu'il était reparti déçu, le désir de retrouver le même lieu le reprenait avec la même et éternelle intensité - comme s'il n'avait pas encore découvert que *ce* n'était pas *ça*. Alors il se remettait en route vers la même désillusion. [...]

Pourtant, vu de l'extérieur, le piège où il se débattait était assez banal. Il n’interrogeait que les fruits de sa quête, mais non la quête elle-même. Ce qui la rendait sans fin, car les lieux où l'on pourrait trouver ce qu'on cherche sont en nombre infini. [...]

Dans cette perspective, il ne semblait exister aucune solution en dehors de l'opposition manichéenne entre trouver et ne pas trouver. Et c'était précisément dans ce jeu à somme nulle, qu'il jouait avec lui-même, que notre homme s'était enfermé.

Il est très difficile de montrer clairement, et surtout de façon convaincante, comment il pris conscience de la possibilité de s'en échapper. Un des éléments qui y contribua fut le fait indéniable que le destin lui refusa rarement de parvenir au but qui lui semblait être *le* but. Car, nous avons vu, il n'y a rien de plus décevant qu'un espoir réalisé, et rien de plus séduisant qu'un espoir qui ne l'ai pas encore.

Il en était arrivé au point où il avait pleinement conscience de sa quête et de l'éternel question qu'il se posait sur tous les aspects et contenus du monde : “ Est-ce que c'est *ça* ?” Et puis, un jour, un tout petit changement se produisit, un de ceux qui sont assez petits pour avoir de grands effets. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ce ne fut rien d'autre qu'un infime déplacement : il ne mit plus dès lors l'accent sur *ceci* mets sur *ça*. Et la question devint soudain : ”Est-ce que *ça* est *cela* ?” La réponse lui vint immédiatement : Non, cela, ni rien dans le monde ne peut jamais être qu’un nom de “ça”, et les noms ne sont que des sons vides. À ce moment-là, la coupure entre lui et ça disparut ; ou bien, comme disent les philosophes, il n'y eut plus de séparation entre le sujet et l'objet. Non, ceci ne pouvais jamais être *ça*. “*Ce que le monde n'a pas, il ne peut le retenir*”, se disait-il sans cesse à voix haute ; il répétait aussi ces mots étrangement significatifs : “ *Je suis plus moi-même que moi*.” Il était maintenant clair que la seule raison pour laquelle il n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait, c'était la quête elle-même ; c'était que l'on ne peut trouver, là-bas, dans le monde, et donc jamais *avoir*, ce que l'on *est* déjà.

Alors, il se réalisa pour lui le mot de l'Apocalypse, “le temps ne sera plus”, et il tomba dans l'éternité du moment présent.

Mais il ne resta qu'une seconde dans cette intemporalité, car il s'y accrocha et, voulant l'*avoir* pour toujours, il eut immédiatement recours à l'ultrasolution qui consiste à nommer cette expérience et à chercher à la répéter...

Prendre conscience de soi est-ce devenir étranger à soi ?

Le temps est-il la limite de l'homme ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

Y a-t-il des choses que le langage ne peut pas dire ?

La culture est-elle libératrice ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?   
Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Le désir nous impose t-il d'en faire l'épreuve ?

peut-on désirer sans souffrir ?   
Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?  
Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Peut-on percevoir sans juger ?

Paul Watzlawick, *Comment réussir à échouer*, 1988